



Michael Connelly

« La Défense Lincoln », son nouveau roman, est une critique féroce de la justice américaine. Rencontre avec un maître du polar. Page 12.

Amitav Ghosh

« Le Pays des marées », un magnifique roman venu du golfe du Bengale, en guise d'introduction aux « Étonnants voyageurs » de Saint-Malo. Pages 3 et 11.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 2 juin 2006



SAMUEL BECKETT LA MUSIQUE DU SILENCE

L'auteur d'« En attendant Godot » aurait eu 100 ans en avril.

Immense, essentielle, son œuvre, aussi bien théâtrale que romanesque, donna lieu à des interprétations diverses, parfois contradictoires. Charles Juliet et Raymond Federman, qui furent ses amis, se souviennent de « leur » Beckett.

Dossier. Pages 6 et 7.

Histoire

La politique antisémite de Vichy ; les Journaux de Benjamin Schatzman et de Valentin Feldman ; Dictionnaire de la Résistance. Pages 5 et 9.

Gérard Genette

Quand la théorie littéraire devient littérature : cela donne « Bardadrac », un grand livre en forme de dictionnaire. Essais. Page 8.

Bande dessinée

Les « maisons de joie » des Années folles racontées par Hubert et Kerascoët et Sfar ; Enki Bilal ; une biographie d'Hugo Pratt. Page 10.

Que va devenir, le 20 juin, à Drouot, lors de la vente du « cabinet » de livres de Pierre Berès, l'« exemplaire Royer » de « La Chartreuse de Parme » ?

Stendhal, le patrimoine national en péril

Le 20 juin, salle Drouot, au cours de la vente du « cabinet » de livres de Pierre Berès, seront mis aux enchères cinq « cahiers » autographes du *Journal* de Stendhal et l'exemplaire interfolié de *La Chartreuse de Parme*, dit « exemplaire Royer », où Stendhal esquissa la réécriture de son roman selon les avis de Balzac. Ce jour-là se dispersera un des plus extraordinaires ensembles de livres et de manuscrits précieux qui soient encore en mains privées. Le grand libraire Pierre Berès s'est résolu à se séparer de sa collection personnelle, que naguère encore il entendait conserver jusqu'à son dernier souffle. Or, c'est bien de « conserver » qu'il s'agit. Entre les mains de ce grand libraire, ce véritable trésor patrimonial national, réuni au cours d'une longue vie, restait à l'abri de la dispersion, de l'éparpillement à travers le monde.

Cette vente, programmée plus tôt que ne le laissait prévoir naguère l'exposition, partielle, de Chantilly, représente pour le monde de la bibliophilie française, collectionneurs privés mais surtout responsables du Patrimoine, de la direction du livre, collectivités locales concernées, un redoutable défi : éviter le déménagement du patrimoine à partir de la vente d'objets hautement symboliques et d'une valeur incomparable.

Pour nous, lecteurs et admirateurs de Stendhal, elle nous place devant le choix crucial entre un renoncement insupportable ou l'acquiescement à une obligation morale demandant des

moyens astronomiques : sauvegarder notre patrimoine littéraire en obtenant l'entrée de l'exemplaire Royer à la Bibliothèque nationale et en rendant ces cinq cahiers, qui en furent disjointés jadis dans des circonstances mal établies, au fonds des manuscrits de Stendhal de la Bibliothèque municipale de Grenoble. Si l'exemplaire Royer, selon les usages établis entre la Bibliothèque nationale et Grenoble, devrait faire l'objet d'une préemption par la Bibliothèque nationale de France, il n'en va pas de même des cahiers. Ceux-ci ne constituent pas en effet à eux seuls ce « splendide *Journal*, l'un des derniers grands manuscrits littéraires français en mains privées » qu'on annonce, pas plus qu'ils ne constitueraient un « ensemble structuré ». Ces 335 feuillets, qui s'échelonnent de 1806 à 1814, ne sont que des fragments du *Journal* autographe de Stendhal, éparpillés parmi les 16 000 feuillets du seul « ensemble structuré » qui puisse être reconnu comme tel, le Recueil factice de ses papiers, avec ses trente volumes des cotes R 5 896 et R 302 de la Réserve, légués à Grenoble en 1861 par la veuve de L. Crozet, ami de Stendhal et maire de Grenoble, en même temps que les grands manuscrits autographes de la *Vie de Henry Brulard*, *Lucien Leuwen*, *Vie de Napoléon*, *Souvenirs d'égotisme*, *Lamuel*...

La procédure en usage en matière de préemption demande donc que la Ville de Grenoble, conservatrice du fonds, s'en porte acquéreur, avec l'aide du département et de la région, pour obtenir l'intervention décisive de l'Etat.

Grenoble et les Grenoblois, malgré le prétendu contentieux avec leur « concitoyen », n'ont cessé depuis l'autre siècle d'entretenir et d'enrichir ce dépôt, continûment et systématiquement, sur les deniers de la ville et quelquefois sans aide aucune. Ainsi le « Fonds Crozet »

« La situation fait craindre, hélas, une mutilation définitive du "Journal" par la fuite de ces cahiers hors de nos frontières ou, pis, par leur revente "à la découpe" par quelque antiquaire indélicat »

s'est-il enrichi, et récemment encore, de plusieurs milliers de feuillets, sans parler d'exemplaires annotés de sa main de ses propres œuvres ou d'auteurs divers.

Ils ne peuvent donc pas, aujourd'hui, ne pas se sentir sommés de poursuivre cette tâche en réintégrant ces cahiers à leur fonds d'origine. Cela rendrait au *Journal* son intégrité et en autoriserait une édition définitive, le texte de ces cahiers n'étant encore connu que par une recension aujourd'hui fort ancienne et sujette à caution. Grenoble et les stendhaliens ont à prendre leur part à cette mission d'intérêt général.

Mais si la Ville et ses partenaires se

résolvaient à la charge financière que cette mission implique, l'actuelle envolée des prix du marché, maintenant spéculatif, des manuscrits littéraires place ces cinq cahiers hors de toute portée. Un investissement de l'ordre de 700 000 à 900 000 euros (fourchette de l'expertise actuelle, hors frais de vente) est d'une hauteur exorbitante au regard des possibilités d'une ville, d'un département, même d'une région dont la nouvelle répartition des charges entre l'Etat et les collectivités locales a sensiblement réduit les marges de manœuvre. Faire appel au « mécénat » privé ? En si peu de temps ? La situation fait craindre, hélas, une mutilation définitive du *Journal* par la fuite de ces cahiers hors de nos frontières ou, pis, par leur revente « à la découpe » par quelque antiquaire indélicat.

Grenoble, qui depuis plusieurs mois – la coïncidence est rude –, entretenait une réhabilitation coûteuse du patrimoine stendhalien, voit s'ajouter cette charge ; le département et la région ne peuvent se substituer à elle. Seule une mobilisation de toutes les énergies, de tous les services, de tous les partenaires privés, institutionnels, individuels, collectifs, économiques... pourrait permettre qu'à l'occasion de cette vente ne recommence pas pour notre patrimoine littéraire ce qui se produisit après 1860 pour la peinture française.

Pour notre part, nous appelons à agir pour assurer la « conservation » à tous les sens du terme du patrimoine stendhalien, des manuscrits d'un

écrivain, mieux même, d'un penseur de notre modernité qui reste une référence de Londres à Melbourne, de Moscou à Houston ou Rio. On a pu trouver, malgré un prix astronomique, les moyens de retenir en France, à la Bibliothèque nationale, le manuscrit du *Voyage au bout de la nuit*. Acquérir un document de la valeur de l'exemplaire Royer et restaurer l'intégrité du *Journal* autographe de Stendhal méritent bien la même détermination.

Nous demandons d'abord le classement de ces deux ensembles comme trésors du Patrimoine national, nous demandons de rechercher comment réunir en temps utile les moyens de leur préemption.

MICHEL CROUZET, BÉATRICE DIDIER, GÉRALD RANNAUD, PHILIPPE BERTHIER, MONA OZOUF, JEAN LACOUTURE, PAUL HAMON...

Les soutiens et signatures (plus de deux cents actuellement) peuvent être envoyés à : Association Stendhal La Bouquinerie, 9, bd Agutte-Semba, 38000 Grenoble ou par e-mail : contact@association-stendhal.com

Proposer un texte pour la page « forum » par courrier : mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Contributions

Charles Juliet

Auteur de très nombreux poèmes, textes pour le théâtre, récits autobiographiques et écrits sur les artistes. Il a publié un important *Journal* en quatre volumes, tous chez POL, son principal éditeur. Ses deux derniers ouvrages sont *Au Pays du long nuage blanc* (POL, 2005) et *Cézanne, un grand vivant* (POL, 2006).

Rectificatif

Les éditeurs de la *Correspondance 1917-1949* entre André Gide et Marc Allégret (Gallimard) ne sont pas frères, comme nous l'avons indiqué par erreur dans « Le Monde des livres » du 19 mai ; il s'agit de Jean Claude et Pierre Masson et non de Jean-Claude et Pierre Masson.

LETTRÉ DE NEW YORK

David Remnick, à la recherche de l'instant décisif

« L'ESPOIR, mais aussi la vanité, du reporter se résume à ceci : qu'en dernière instance, les personnages publics baisseront la garde, qu'ils se laisseront aller à être eux-mêmes, qu'ils traverseront cette frontière invisible. Mais de façon générale, ils font tout leur possible pour s'assurer que cela n'arrive jamais. » C'est avec ces mots que David Remnick, l'actuel rédacteur en chef du *New Yorker*, clôt la préface de son nouveau livre, *Reporting*, un recueil de vingt-trois essais écrits entre 1994 et 2006 pour son légendaire magazine.

Bel homme, l'œil froid et perçant, un je-ne-sais-quoi de méfiant et de retranché dans les gestes, David Remnick est depuis 1998 le patron de la plus vénérable institution culturelle américaine. Son style éditorial représente, outre-Atlantique, un idéal d'exigence journalistique : impartialité, érudition, limpidité, exactitude. Remnick, dans cette brève préface, avoue s'intéresser tout particulièrement « aux

sujets qui tendent à être élusifs », afin de les observer de près, « ne serait-ce qu'un seul moment ». Voici donc Al Gore, en cabotin désabusé après sa défaite. Tony Blair, en mégalomane humaniste se surprenant à rêver à l'élimination des Mugabe de la planète. Vaclav Havel, fantasmagorie et irrésistible, aux commandes de son scooter dans le palais présidentiel de Prague. Alexandre Soljenitsyne, fixant le lecteur de son regard bleu glace, telle une apparition, dans sa retraite du Vermont. Et Philip Roth, Don DeLillo, Vladimir Poutine, Benjamin Nétanyahou, le dernier Romanov ou encore Mike Tyson. Sans oublier les reportages sur La Nouvelle Orléans après Katrina, la montée du Hamas en Palestine – remarquablement informés, et construits avec toutes les articulations dramatiques d'un livre de fiction. Obnubilé par sa volonté de saisir, dans une situation donnée, ce qu'il appelle « l'instant décisif », Remnick est à l'affût

de détails prégnants : capturer une angoisse au détour d'un regard, fixer le *zeitgeist*, mais sans pompe, et avec une immense discrétion. Son style est impeccable, lisse, lucide, et sans complaisance.

« J'étais l'inverse d'un spécialiste », écrit Remnick de ses premières années passées au *Washington Post*. Car c'est dans ce journal de l'establishment qu'il commence, en 1982, sa carrière. Débutant encore, il est préposé aux homicides, pour s'entendre dire par l'éditeur du soir : « Pas plus de deux paragraphes, hein, et pour le titre, tu mets juste "tuerie" ». Dès 1988, il devient correspondant à Moscou. « Personne ne voulait y aller, se souvient-il. Il faisait froid, il y avait les réunions interminables du Politburo, et la nourriture était horrible. » Mais à peine est-il arrivé qu'il est témoin de l'un des événements majeurs de la fin du siècle dernier : la chute de l'Empire soviétique. Cette expérience inspire son premier livre : *Lenin's Tomb*, qui remporte

le prix Pulitzer en 1993. Entre-temps, Remnick est embauché au *New Yorker* par la très controversée Tina Brown, à laquelle il succédera six ans plus tard. En 1997, il publie une suite à *Lenin's Tomb* intitulée *Resurrection*, mais aussi une première collection de ses articles du *New Yorker* : *The Devil Problem (and Other True Stories)*. L'année suivante, fier de son éclectisme, il se consacre à sa passion, la boxe, avec *King of the World : Muhammad Ali and the Rise of an American Hero*. Ce qui le fascine par-dessus tout ? « Les personnages hantés par l'idée de changer le cours de l'histoire. » En cela, *Reporting* est un petit chef-d'œuvre de ce journalisme qui, selon Hegel, fait de la fréquentation assidue du journal le cœur philosophique de la vie. ■

LILA AZAM ZANGANEH

« Reporting : Writings from the New Yorker », Knopf, 484 p., 27,95 \$.

AU FIL DES REVUES

« Geste » en quête de vibration

À MESURE que l'université se spécialise, et que ses territoires tendent vers un cloisonnement de plus en plus suffocant, la revue non académique et transdisciplinaire apparaît comme l'un des derniers refuges d'une jeunesse intellectuelle désireuse

de faire circuler discours et idées. Fondée en 2004 par quelques amis dont la plupart n'avaient pas 25 ans, *Geste* est l'un de ces espaces fragiles où s'exprime un enthousiasme collectif pour les audaces plurielles de la scène artistique : « Nous voulions doubler le lien amical d'un lien intellectuel, afin de faire passerelle non seulement entre nos diverses spécialités, mais aussi entre nos centres d'intérêt, hors de nos domaines de recherche », raconte Damien Baldin, jeune historien passionné par la gastronomie. Sans verser dans le culte facile du « transversal », l'équipe prétend donc articuler paroles et pratiques, à la charnière de la politique et de l'esthétique : « L'idée est de faire de cette revue un objet de stimulation forte. On a tous envie d'importer dans notre milieu (celui de la recherche) des choses qui n'y sont pas courantes, pour en

parler avec la même rigueur », confie Sylvain Prudhomme, qui enseigne les lettres à l'université Paris-III. D'où la variété des niveaux d'écriture déjà présents dans le premier numéro (consacré à l'improvisation), et que l'on retrouve avec la nouvelle livraison de *Geste*, qui s'ordonne autour du verbe « assembler ». Car le « geste » crucial, d'où qu'il vienne, c'est celui qui initie et bouscule pour de bon, jusqu'à provoquer un réagencement de l'espace théorique comme de la vie quotidienne. Voilà pourquoi « l'assemblage », ici, s'expose sous des modes tout à fait divers. D'abord dans ses dimensions politiques, bien sûr, avec une réflexion polyphonique sur le « vivre ensemble » : tandis que Paulin Isnard revisite la démocratie athénienne et que Lambert Dousson analyse l'écriture musicale en sa portée utopique, Pierre-

Etienne Schmit explore les effets de la « mise en jeu théâtrale » sur la communauté. Mais « l'assembler » est également interrogé dans ses dimensions artistiques et artisanales. Outre un dossier portant sur l'exposition « Big Bang » du Centre Pompidou (Paris), plusieurs entretiens viennent apporter des éclairages inattendus : ainsi Ingrid Astier fait-elle dialoguer Bartabas, fondateur du théâtre équestre Zingaro, avec le chef cuisinier Alain Passard. De même, le poète Jean-Michel Espitalier voisine-t-il avec le coiffeur Cédric Vauthier, formateur mondial en chignon pour les salons Jacques Dessange, ou encore avec le professeur d'aïkido Gérard Blaize, qui unit dans un seul et même élan sagesse martiale et bonheur esthétique : « Toute la peinture peut résonner dans un trait qui exprime une vibration

particulière (...). C'est identique en aïkido : ce qui est extrêmement difficile à obtenir, c'est la vibration juste du geste, la vague... » ■

JEAN BIRNBAUM

Geste n° 2. 198 p., 10 €. www.revue-geste.fr

Les îles ensorcelées d'Amitav Ghosh

Dans les Sundarbans, ce coin du golfe du Bengale où l'Inde laisse la place au Bangladesh, vacillent les certitudes. Bienvenue au « Pays des marées », où naissent parfois de si belles histoires

L'histoire et la géographie – c'est l'Histoire qui le dit – sont deux parentes qui se donnent la main. Avec des discordes et même des guerres (invariablement, la première s'échappe des bras de la seconde, s'enfle et se gonfle jusqu'à lui faire des enfants plus ou moins durables, plus ou moins monstrueux), mais une inévitable familiarité. Il est pourtant, ici et là, des endroits où la nature ne veut rien savoir. Des lieux forts et difficiles, où la géographie a le verbe haut et l'impatience orageuse, comme si rien ne savait arrêter son cours. De telles régions, évidemment, ne peuvent être le simple décor de l'histoire ni celui d'un récit, Amitav Ghosh l'a bien compris : ils doivent en devenir la charpente, le souffle profond et comme la matière première.

Né en Inde en 1956, il a grandi (au moins en partie) au Bangladesh. C'est là, autour du golfe du Bengale, dans cette contrée stupéfiante où la réunion du Gange et du Brahmapoutre forme un immense delta limoneux, que l'écrivain a construit son sixième roman.

A partir de cette étonnante région des Sundarbans, subtilement élevée au rang de métaphore, Amitav Ghosh pose avec beaucoup d'intelligence et de raffinement la question qui parcourt de nombreux romans indiens : quelle est l'identité de l'Inde, ou plutôt de ses habitants, tiraillés entre leurs désirs, leur histoire, leurs mythologies, celles des colonisateurs, et les appétits du reste du monde ? Et quelle est la part laissée à l'histoire (et aux hommes en général) par la géographie, autrement dit par la personnalité profonde, presque primitive d'un lieu ?

Pour bien comprendre le récit d'Amitav Ghosh, il faut observer une carte. Voir la côte effrangée qui borde le golfe du Bengale et les centaines d'îles qui flottent au large de cette

zone frontalière, là où l'Inde laisse la place au Bangladesh. Dans les Sundarbans, la terre est si basse qu'elle devient la proie de la mer, au rythme quotidien des marées.

C'est au centre de ce « Pays des marées », régulièrement noyé, qu'évoluent les personnages très fermement campés : Piya, la jeune spécialiste des mammifères marins, Américaine d'origine indienne, Kanai, traducteur et homme d'affaires de Calcutta, Fokir, le pêcheur illettré, ou encore Nirmal, intellectuel en vue, devenu instituteur de campagne. Nirmal a vécu au « Pays des marées » durant trente ans, avant d'y mourir, tandis que Kanai et Piya s'y trouvent depuis peu – l'un pour déchiffrer le journal laissé par l'instituteur et l'autre pour tenter de localiser une espèce de dauphins en voie de disparition.

Un univers mouvant

Chacun porte, à sa manière, l'un des visages de l'Inde moderne – y compris Piya, fruit de la diaspora. Mais comment ces identités se maintiennent-elles, au contact d'un paysage où tout se brouille et tout mue, où les repères s'effacent au gré des crues et des tempêtes ? Le décor que peint Amitav Ghosh est saisissant de puissance et d'une sensualité qui finit par contaminer les personnages. Il y a les mangroves qui « effacent le temps » et le « labyrinthe aquatique » des bras du fleuve, le « fouillis des lignes » de la forêt et enfin la « boue douce et tendre », cette vase omniprésente qui cache des pré-

Extrait

« En haute mer, Piya n'aurait eu aucune difficulté à se sortir d'une chute pareille à celle qu'elle venait de faire. Elle nageait bien et aurait pu se défendre contre le courant. Mais la perte d'orientation, due aux conditions particulières de la lumière dans l'eau boueuse, la fit paniquer. A bout de souffle, enveloppée dans le cocon d'une vase étrangement brillante, elle était incapable de distinguer le haut du bas. Dans sa tête régnait une odeur ou plutôt un goût métallique qu'elle savait être non du sang mais de la boue inhalée, entrée dans sa bouche, son nez, sa gorge, ses yeux – formant un linceul qui se refermait sur elle, l'emballant dans ses plis troubles. Elle se débattit, le griffa, le martela, mais les bords semblaient reculer telles les parois d'une



« Habitants des rivières » dans le delta du Gange et du Brahmapoutre. DANIEL SCHWARTZ/LOOKATONLINE

dateurs, tire les marcheurs vers le bas et se referme instantanément sur les traces de pas. « Il n'existe pas ici de frontière pour séparer l'eau douce de l'eau salée, le fleuve de la mer », écrit Nirma. Dès le départ, le texte nous fait entrer dans un univers mouvant, instable, oppressant, où tout conspire à brouiller les positions.

Bien que le récit soit bâti de manière suffisamment claire pour qu'il s'y retrouve finalement, le lecteur est lui-même secoué en tous sens, à l'image de Piya, dans la scène formidable où elle est poussée dans le fleuve par des gardes corrompus : « Incapable de distinguer le haut du bas », aveuglée par le limon, asphyxiée par la panique et le manque d'air.

De ce milieu troublant, Amitav Ghosh fait un emblème et une question. Les Sundarbans, c'est à la fois l'Inde ancestrale, celle d'avant les colonisateurs et même d'avant les Indiens, mais aussi l'endroit où vacillent les certitudes. Certes, « il se passe plein de choses en ce moment en Inde et c'est très excitant d'en être », proclame Kanai, porte-parole de l'Inde moderne, mais où va ce pays ? La civilisation planétaire le recouvrira-t-elle comme les marées le font des Sundarbans, ou restera-t-il, toujours, des forces contraires ? « En dépit de sa nouveauté et de son énergie, le pays que Kanai habitait était rempli de ces fantômes », écrit l'auteur, comme pour avancer une réponse, mais sans jamais verser dans

la caricature, de ces présences invisibles dont, aussi fort qu'on parlait, on ne pourrait jamais totalement faire taire les murmures. »

Ce pays-là chuchote à l'oreille des personnages, qui sont eux-mêmes renvoyés à leurs doutes et à leur solitude. Formant autour d'eux des récits séparés qui ruissellent le long du livre comme les affluents du Gange, l'auteur a réuni des individus aux profils très distincts, dont les destins convergent sans se rejoindre. Car chacun est une île, à l'image de ces terres qui émergent fugitivement dans les bouches du Gange.

Une île extraordinaire, comme Lusibari, la plus lointaine, celle où s'est élaborée une communauté modèle, sous la houlette de la vieille Nilima, responsable de l'hôpital – mais une île quand même. Avec, pourtant, des passages dérobés, des ponts invisibles qui permettent parfois aux êtres de communiquer. Pas grâce au langage, ou pas tellement (Kanai, qui se vante de parler six langues, est celui qui manque le plus des sens nécessaires à la compréhension du « Pays des marées »), mais grâce aux rêves qui sont universels, comme le montrent les citations de Rilke qui ferment chacun des passages du journal de Nirma. Et qui se dressent, derrière les contreforts du monde, avec leurs géographies secrètes – d'où naissent, parfois, de très belles histoires. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

New York, New York... hier, demain, toujours

On peut détourner la phrase du magnifique peintre des *Women*, Wilhelm De Kooning, « *Cela ne me suffit pas d'être américain. Je suis new-yorkais* », en « *Il n'est pas besoin d'être américain pour être new-yorkais* ». Il est même préférable de ne pas l'être, américain, et surtout pas nationaliste, pour aimer ce lieu de mouvement perpétuel, de foules cosmopolites et pressées.

Pour ceux qui se sentent new-yorkais – ou voudraient le devenir –, voici quelques livres, très différents, mais tous porteurs de désir, de plaisir, de sentiments, de réflexion.

Peut-être faut-il commencer par le plus gros, en coffret, qu'on ne pourra pas transporter, *New York* (1). Les quelque cinquante pages d'introduction de la romancière Tama Janowitz sont assez banales. On préférera se laisser guider dans la Grosse Pomme par des passionnés dont les phrases rythment la promenade photographique – presque toujours en couleurs. Ainsi le cinéaste Martin Scorsese : « *Il y a quelque chose dans l'été new-yorkais qui est extraordinaire. Il (...) règne une atmosphère nocturne qui s'insinue en vous comme un virus.* » Ou bien Ezra Pound : « *Dans aucune ville les nuits ne sont équivalentes à ses nuits.* » Et beaucoup d'autres encore, de Jean-Paul Sartre à Anaïs Nin, pour conduire le voyageur,

en images, sur tous les ponts, dans tous les quartiers – y compris le nouveau secteur branché de la 14^e Rue, du côté des 9^e et 10^e Avenues – arpentés par des touristes, des joggeurs, des familles, des policiers, des travailleurs... Les soixante dernières pages sont une autre invitation au séjour new-yorkais, sous forme de guide pratique – hôtels, restaurants, bars, musées, suggestions de balades...

Si l'on a aimé les citations de cet album, on mettra dans sa poche l'anthologie *New York*, de « La Bibliothèque » Gallimard (2). Certes, cet ouvrage pédagogique se donne pour but « une lecture accompagnée ». Mais, même pour ceux qui n'ont pas besoin d'accompagnement, il est une mine, offrant 64 extraits d'œuvres littéraires célébrant New York, de Blaise Cendrars à Truman Capote, en passant par Henry Miller, Federico Garcia Lorca, Henry James... Et Céline, bien sûr : « *Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York, c'est une ville debout (...). Ça fait drôle forcément une ville bâtie en raideur.* »

Dans une anthologie sur New York, on ne saurait oublier un auteur bien vivant, qui, s'il passe désormais beaucoup de temps à Paris, n'en est pas moins un New-Yorkais véritable, Jerome Charyn : « *Le premier panneau publicitaire électrique est installé au bas*

de Broadway, avec le message : PLAGIE MANHATTAN (côte sud de Brooklyn) BALAYÉE PAR LES BRISÉS MARINES. Le panneau lumineux est un spectacle de vaudeville instantané. »

Et comme un périple new-yorkais suppose tours et détours, on ira immédiatement lire le dernier Charyn, *Dans la tête du frelon* (3). Sous ce beau titre énigmatique, il a rassemblé seize auteurs, symboliques, à ses yeux de « la littérature juive américaine ». Tous ne

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

sont pas new-yorkais, à commencer par Saul Bellow. Certains, comme Philip Roth, n'aimeraient pas se voir étiquetés ainsi. Mais on sera heureux de retrouver un New-Yorkais trop oublié, né à Brooklyn en 1914 et mort en 1986, Bernard Malamud. Et ému de relire le début de *Kaddish* d'Allen Ginsberg (1926-1997) : « *Etrange de penser à toi, partie sans corsets ni yeux, & marcher sur le trottoir ensoleillé de Greenwich Village. ville basse de Manhattan, clair midi d'hiver, et debout toute la nuit, parlant, parlant et lisant le Kaddish à haute voix, écoutant Ray Charles hurlant les blues aveugles sur le gramophone.* »

Comment terminer une aventure à New York, fût-elle rêvée, sans chercher à voir les contradictions, les paradoxes, la violence, l'humour, qui s'y mêlent et s'y heurtent ? Alors voici deux livres propres à faire sentir ce « grand écart » permanent. Le photoroman de Pierrette Fleutiaux et JS Cartier (4), et *L'Histoire de New York*, de Washington Irving (5).

La belle image de JS Cartier, en noir et blanc – un homme seul, de dos, regardant les tours du World Trade Center –, dit, avec Pierrette Fleutiaux, qu'« il y a désormais, concernant New York, un avant et un après » 11 septembre 2001. Ce texte, jouant habilement avec les photos – elles ne sont en rien des illustrations, mais s'intègrent au roman –, cherche « l'envers du flamboyant décor de la ville-monde », et tente de retrouver « une partie de [la] ville imaginaire (...) pour lutter contre les images abominables du jour d'horreur ».

Avec Washington Irving, on passe immédiatement au rire. C'est en 1809 qu'il a publié, sous le nom fictif de Diedrick Knickerbocker, cette loufoque histoire, en sept « Livres », de Nieuw Amsterdam, des origines à la mort de Peter Stuyvesant et la fin de la domination hollandaise. Irving, à partir d'une documentation sérieuse, retrace, ironiquement, dans un style parodique (qui va d'Homère à ses contemporains

historiens et à leur pédanterie), la fondation de ce qui allait devenir, en dépit d'une « fatalité » touchant tous les pays – « être toujours gouvernés par les hommes les moins habiles de la nation » –, une ville et un mythe indestructibles : New York.

- (1) *New York, introduction de Tama Janowitz*, éd. Assouline, 976 p., 45 €.
- (2) *New York, anthologie proposée par Marc-Henri Arfeux « La Bibliothèque » Gallimard n° 177*, 240 p., 5,50 €.
- (3) Dans la tête du frelon, anthologie de la littérature juive américaine, textes choisis et présentés par Jerome Charyn, introduction traduite de l'anglais (Etats-Unis) par Pascale Haas, Mercure de France, « Bibliothèque étrangère », 380 p., 25 €.
- (4) Les Etoiles à l'envers, New York, Photoroman, de Pierrette Fleutiaux et JS Cartier, Actes Sud, 90 p., 23 €.
- (5) Histoire de New York, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin de la domination hollandaise, par Diedrick Knickerbocker, de Washington Irving, texte établi par Valentin Fonteray (version révisée d'une traduction anonyme de 1827), éd. Amsterdam (21, rue du Faubourg-du-Temple, 75010 Paris), 380 p., 19 €.

Signalons le dernier numéro du magazine Senso, spécial New York (n° 23, 7 €).

ZOOM



AU VOYAGEUR QUI NE FAIT QUE PASSER, d'Alain Absire. Est-ce la quête de sérénité qui unit les personnages du recueil de nouvelles d'Alain Absire, ou l'esquisse d'une

issue quand tout semble les promettre à l'impasse ? Du jeune Pelayo, qui use de ses derniers sous pour découvrir l'amour dans un bordel qui part à la dérive, à Sénèque, dialoguant avec un disciple rétif des bienfaits de la mort consentie, chaque saynète a son propre traitement : des éclats du noir réservés à Manhattan à la fable désabusée d'un Gabriel tombé du ciel dans les bras d'une prostituée lisboète... Et si l'heure des héros semble révolue, on saluera la lucidité tendre qu'Absire offre à la plupart de ses personnages. Ph.-J. C. Fayard, 264 p., 16 €.

LE SABLIER, de Sofia Guellaty. Robe rouge, talons trop hauts. Un sein qu'on entrevoit juste quand elle se penche. Ça donne de drôles de pensées. A qui ? Quelle importance... La narratrice de ce premier roman trimballe sa vie dans les rues, les cafés. Elle laisse tout aller, s'en remet au hasard d'improbables rencontres. Elle traîne au Sablier, un « bistro de quartier, (...) bar imitation marbre éclairé au néon, (...) odeur de cigarettes et de vin, (...) toilettes dégueulasses, clientèle hétéroclite ». Là, tous les jours ou presque, vient un vieil écrivain muré dans son silence. Il lui abandonne de petits mots. L'attachement immobile, les réponses discrètes : on pense à Albert Cossery... Mais, au-delà, Sofia Guellaty a construit une histoire immédiate d'errance, de retrouvailles intimes et d'espoir insensé. X. H. Ed. Joëlle Losfeld, 106 p., 11,90 €.

LE SAUT, d'Anna Enquist. Des hommes et des femmes monologuent. Parfois la parole est surprise dans l'immédiateté d'une scène de théâtre, parfois elle s'organise au gré des souvenirs ou d'un récit. Dans le cœur de chacune, il n'y a que le battement de l'intimité. Chaque nouvelle est un sanglot qui monte lentement. Opprimés, les mots mijotent dans les têtes chagrines sans pouvoir sortir. Puis quelque chose se libère, mais pas entièrement – comme si ce qui restait à dire ne pouvait l'être. On a l'impression que la langue pure et précise d'Anna Enquist se refuse à tirer plus de ses personnages. Mais c'est pourtant ainsi que ces nouvelles trouvent leur solution définitive. N. C. A. Traduit du néerlandais par Annie Kroon, Actes Sud, 124 p., 14 €.

Rencontre « L'Album vert » et « Bobigny centre ville », deux nouveaux livres de Marie Desplechin
Simplement se comprendre

Il s'en trouve des choses dans les tiroirs oubliés des commodes. Des bouts de ficelle, des crayons épointés, des pinces à linge, un peigne, quelques boutons de nacre, des pétales de roses et des cigarettes sèches, une photo de vacances, un mouchoir en dentelle. Des foules de rien du tout et d'à quoi bon garder. On rangera demain. Enfin, un jour peut-être.

En 1993, Marie Desplechin publiait son premier livre à L'Ecole des loisirs. *Le Sac à dos d'Alphonse* raconte l'histoire d'un petit garçon qui découvre un lutin caché dans sa chambre. Un drôle de bonhomme chargé d'un sac très lourd tout empli de souvenirs. Chaque enfant a le sien qui ne le quitte pas. Les enfants seulement ? Des lutins, il doit en habiter une colonie entière dans l'appartement parisien de Marie Desplechin. De ces lutins farceurs qui mettent le bazar, qui cachent les affaires et les font retrouver où on ne s'y attend pas. Elle avait prévenu : « *C'est pas mal en désordre.* » Ça l'est oui, en effet. Mais c'est si rassurant. Un fouillis quotidien, un vivant pêle-mêle. « *Je fais toujours, dit-elle, toutes les choses en même temps.* »

La famille, les enfants. Deux grands, et le dernier qui a juste 10 ans. Les livres, les articles pour la presse magazine, des préfaces, un scénario aussi pour Robert Guédiguian. « *J'aime bien travailler* », glisse-t-elle dans un sourire. Et elle insiste : « *J'en ai besoin. Je suis une laborieuse.* » Dans le nord de la France dont elle est originaire et où

elle a passé son enfance et son adolescence, on se souvient à la nouvelle année « *du cœur et de l'ouvrage* ». Elle a été exaucée. Une trentaine de titres en à peine plus de dix ans. Beaucoup prennent place dans la littérature jeunesse. Des récits qui tendrement emportent, qui entrebâillent l'imaginaire juste ce qu'il faut, usés de relectures, reracontés sans cesse... C'est *Ma Collection d'amours*, conte d'apprentissage, *Verte*, qui décrit avec humour les relations mère-fille dans une famille de sorcières, *Satin grenadine* et *Séraphine*, des destins d'enfants au petit point dans le XIX^e siècle finissant, *Le Monde de Joseph*, ou comment doucement on franchit le miroir (tous à L'Ecole des loisirs).

« *J'aime écrire pour la jeunesse*, explique Marie Desplechin, *c'est une manière de se retrouver dans ce que l'on a de plus intime.* » Depuis longtemps, la jeune femme écrit aussi des nouvelles. En ce début des années 1990, elle en fait lire quelques-unes à Olivier Cohen, qui s'enthousiasme. Portraits de femmes. Moments croisés. Ce sera *Trop sensibles* (éd. de L'Olivier, 1995). Viendront ensuite *Sans moi* et

Dragons, deux romans chez le même éditeur. Une autre carrière ? Pas vraiment... Marie Desplechin à cette modestie évidente du je ne fais pas exprès. « *Même si elle occupe maintenant la majeure partie de ma vie*, confie-t-elle, *je continue à penser que l'écriture n'est pas un "vrai" travail.* »

Malgré les succès de ses livres « pour adultes », elle ne lâche pas la fragilité complice qui la rend si proche de ses jeunes lecteurs. Et presque malgré elle, les mots se rejoignent, se relient. Elle tire des bords entre les textes. Etrange archipel fait d'îlots éloignés de quelques encablures. *Le Monde de Joseph* fait écho à *Dragons. Le Sac à main* (éd. Estuaire, 2004), minutieux inventaire sentimental illustré par Eric Lambé renvoie à *Ma Collection d'amours*. Géographie serrée. L'enfance toujours à vue, et cette irrépressible volonté d'aller à contre-courant de la douleur. En janvier 2005, elle publie avec Lydie Violet, son attachée de presse, aux éditions de L'Olivier, *La Vie sauve*, chronique à l'emporte-pièce de la maladie de Lydie. Le livre évite le scabreux, dévoile page à page une infinie tendresse. Couronné par le prix Médicis de l'essai, il est mainte-

nant disponible en format poche (Seuil, « Points » n° 1470).

Marie Desplechin construit une œuvre pointilliste faite du refus de l'intolérable et du besoin de témoigner du temps enfui. *L'Album vert* qui vient de paraître chez Nicolas Chaudun part d'un petit classeur toilé contenant des négatifs (on pense à *La Photo*, toujours chez Estuaire) que lui a confiés sa grand-mère. Une manière de remonter le fil, de laisser à nouveau la parole aux absents. C'est touchant, sans effet, discret à en sourire, les yeux un peu mouillés. Vacances à Blankenberg. Le jardin tout en long, au 19, rue Kléber, à Croix, près de Roubaix. Les vivants d'autrefois balayent la nostalgie. Car le passé est fait de pulpe, d'émois, de mains très fort serrées et de terreur du vide. Il faut se rassembler, se parler, s'approcher. Simplement se comprendre. Le credo est lâché.

L'autre livre récent de Marie Desplechin, *Bobigny centre ville* (1), conçu avec le photographe Denis Darsacq, parle de Bobigny, cette ville de Seine-Saint-Denis qu'elle a découverte de l'intérieur il y a deux ans au hasard d'une commande de récits. Galerie de visages, mots d'espoir, histoire des bruits du sol et du désir de ceux qui veulent simplement y poser leurs attentes. On a le temps pour les choses. Laissons parler les gens. ■

XAVIER HOUSSIN

(1) Bobigny centre ville, Actes Sud, 160 p., 25 €.

Gaspard Koenig décrit d'un style éclatant des héroïnes impudiques
Les puzzles de Clara

UN BAISER À LA RUSSE de Gaspard Koenig.

Grasset, 292 p., 17,90 €.

Gaspard Koenig aime les héroïnes volubiles, impudiques et livrées sans façon, dures et fantasques qui ont « *des états d'âme et des amours fous* », celles qui embrassent, se froissent un peu, bouillonnent et décampent, celles encore qui suscitent « *une passion trop évidente, trop courue d'avance pour devenir vraiment folle* » ; bref, les filles qui trouvent vite leur bonheur et ne portent pas de soutien-gorge.

Depuis son enfance, Clara se passionne pour les puzzles. Elle se met bientôt à fabriquer elle-même ses jeux de patience, tire les portraits de ses amoureux sur papier toilé, les découpe, les éparille : morceaux choisis. Tous

mêlés, « *les limites de son syncrétisme amoureux* » sont atteintes quand les modèles refusent « *les greffes de leurs rivaux* » : les pièces ne s'assemblent pas. Depuis ce jour de ses 16 ans où elle décide, gourmande et précipitée, d'hypothéquer, ou plutôt d'amputer, l'avenir de son pucelage, Clara fait des ravages, enchaîne les aventures, les fractionne et les emboîte. « *Elle adorait rompre, si possible en fin de matinée et dans une rue pavée. Elle s'en allait sans se retourner, en roulant des hanches, avec devant elle toute l'après-midi pour pleurer. Joyeuse perspective : elle recomposait sa Petite fille, échangeait avec elle un regard entendu, et lorsqu'elle en avait assez profité, rangeait le tout dans sa boîte.* » Elle épuise tour à tour un diplomate libanais, un Espagnol frileux, un poète élégiaque et impuissant. Elle épuise encore et surtout Luciano Fratreschi,

un beau pianiste italien, virtuose de renommée internationale – qu'elle plaquera pour un pomologue, entendez un spécialiste de la bigarade et de la navel –, harcelé aussi par le frère de la jeune femme, Antonin, philosophe causeur et rationnel dont elle partage l'appartement et qui assomme Luciano avec Philolaos de Crotone, Boèce, le néopythagorisme et les règles de l'harmonie.

Personnage baroque

A 26 ans, Clara choisit de se marier et d'avoir un enfant, « *sa propre chair ne lui suffisait plus* » et « *son corps (...) voulait floconner sur le bout des seins* ». Le docteur Paval, surnommé « *petit docteur* », est élu : « *Il se montrait séduisant à l'occasion et faisait des promesses quand il ne savait plus quoi dire.* » Mais cette affaire est reléguée au second

plan quand une petite troupe de Russes vient s'installer près de chez Clara, avec à sa tête Alexei, un mystérieux adolescent hémophile et polyglotte sur lequel veillent Igor et Irina.

Le décor ? Une usine désaffectée, une ancienne câblerie, dédale de pièces décorées à la mode pétersbourgeoise. Clara se passionne pour Alexei, personnage baroque dont on apprend qu'une organisation secrète composée de nostalgiques de la Russie tsariste veut faire l'héritier des Romanov. Le puzzle, cette fois, est complexe et Clara s'y perd comme le lecteur de ce roman – Gaspard Koenig aurait-il vu trop grand ? – pourtant écrit avec virtuosité. Koenig a un style éclatant, fouillé et un sens aigu de l'aphorisme. Il amuse et envoûte. C'est rare, très rare. Voilà l'important ! ■

VINCENT ROY

Entre déraison et extravagance, un roman de Julien Bouissoux
Un conte philosophique

UNE ODYSSEE de Julien Bouissoux.

Ed. de L'Olivier, 204 p., 18 €.

Besançon étant « *le centre du monde. Tout au moins en ce qui concerne la production de slogans francophones* », rien d'étonnant à ce que le narrateur habite cette ville où il exerce le métier de faiseur de slogans et de romans ; rien d'étonnant non plus à ce qu'un ordinateur tombe en panne et qu'il se rende chez un réparateur ; il n'y a pas davantage à s'étonner qu'il s'y rende à l'heure du déjeuner, prenant le temps d'un arrêt au restaurant où, ce qui est assez banal, il commande des huîtres. Tout commence à être curieux quand on le voit les partager avec un renne, convive auquel il offre un dessert, et qu'on apprend que pour rester avec lui, il quitte son travail et part sur les routes.

A ce moment du récit, on se dit que Julien Bouissoux, lui, ne

tiendra pas la route, que d'étonnement en étonnement, il laissera vite son lecteur, or il l'attache à son récit en rapportant les péripéties d'une pérégrination au cours de laquelle ce couple étrange est exposé au contraire de ce que l'homme en attendait.

Où il pensait trouver la paix d'une espèce de retour aux sources – que les autres voient comme une « *inexcusable désertion sociale* » –, il est exposé à l'incompréhension et à l'hostilité. Soumis qu'il est à dire les raisons de son amitié pour ce compagnon, inquiétant d'être insolite, avec lequel il part pour l'Amérique, ce qui est l'occasion d'une traversée où le bizarre a encore sa place quand, par exemple, on veut le jeter par-dessus bord parce qu'il comprend qu'une fillette lui demande, en toute innocence, de montrer son nombril ; ou quand, un moustique ayant dormi avec lui sans le piquer, il lui offre, à leur réveil, une main que l'insecte pique très délicatement.

Il en va ainsi, dans le fantasmatique et le merveilleux, jusqu'à la fin pleine d'émotion et de tendresse de ce roman qui, aussi bien par son sujet délirant que par son style qui allie la simplicité de l'expression et l'efficacité d'un humour jamais appuyé, résonne d'une tonalité des plus originales. Non sans une jubilation que le lecteur partage, Julien Bouissoux maîtrise la déraison et l'extravagance pour un conte philosophique qui fait écho à ce qu'il y a, dans notre époque, de trop rationnel, de trop convenu.

Romancier pourvu d'imagination – cela arrive encore –, il divertit en posant des questions auxquelles nous invite son personnage, plus sage qu'il y paraît lorsqu'il s'interroge : « *Est-ce que, finalement, les moments les plus graves seraient aussi les moins sérieux, les plus aléatoires ?* » La réponse est dans cette séduisante fable. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Echange spirituel entre Hector Bianciotti et Benoît Lobet
Dieu, le prêtre et l'écrivain

LETRES À UN AMI PRÊTRE, 1989-1994 d'Hector Bianciotti et Benoît Lobet.

Préface de René de Ceccatty. Gallimard, 172 p., 15 €.

Spirituel, cet échange de lettres entre un écrivain, Hector Bianciotti, et un prêtre catholique belge, Benoît Lobet, ne l'est pas d'abord parce qu'il y est beaucoup question de Dieu. Non plus parce que l'un affirme sa foi et que l'autre habite, estime-t-il, « *les marges d'ombre* » du christianisme et « *marche à tâtons, où le seul recours sont les mots, le rôle d'écrivain public* ». Ce qui est spirituel ici, chargé du mystère que le sens du sacré ménage et entretient toujours, c'est l'amitié fervente qui se développe entre les deux hommes sous un double signe : la littérature et le désir de se projeter, corps et âme, intellect et émotion, au-delà des apparences. C'est pourquoi René de Cec-

catty, ami des deux et fin lecteur, a raison, dans sa préface, de repérer tout ce qui interpelle ou interroge cet au-delà dans les livres de l'écrivain.

Benoît Lobet est un lecteur et un admirateur de l'œuvre de Bianciotti, dont il est le cadet – le premier est né en 1957, le second en 1930. Une fois les présentations faites, l'ainé se hâte de confier à celui que le sacerdoce investit d'une sorte de crédit illimité auprès des plus hautes instances – « *notre cher Bon Dieu* », dit-il drôlement – son inquiétude, ses tourments. Benoît Lobet n'accueille pas ces paroles avec condescendance ou esprit de prosélytisme. Comment le pourrait-il, lui qui a compris, depuis longtemps sans doute, que la littérature est aussi une voie de connaissance et que la question n'est pas de la plier à une croyance ou de la contraindre à mimer un autre langage ? « *Croirez-vous ? Ne croirez-vous pas ? Peu importe au fond...* », dit-il sans avoir à se

forcer. Mais c'est en « *enfant nécessaire* » que Bianciotti continue de s'adresser à Lobet : « *Vous êtes le seul qui a le pouvoir de me faire entendre, de l'autre côté du grand mur, ne serait-ce que l'écho d'une parole dont j'ai depuis si longtemps besoin...* » Ce « besoin » traduit sobrement la grande, l'insistante vérité de ces lettres.

La mort des amis – Hervé Guibert, Gilles Barbedette – dramatise l'interrogation, rend l'amitié plus vive. Et cette « *parole* » plus nécessaire encore. Benoît Lobet travaille à un livre sur Marie Noë, écrivain à la foi douloureuse. Il sait, et ce savoir est son seul privilège, que, « *dans le domaine des choses spirituelles (...), si l'on donne quelque chose, on donne... ce qu'on n'a pas* ». Il sait surtout que tout, finalement, sera « *une affaire de misère et de miséricorde* ». Et cela, à leur manière, les livres d'Hector Bianciotti l'illustrent avec éloquence. ■

P. K.

Deux ouvrages racontent ce moment où l'empereur abandonna les idéaux égalitaires de la Révolution

Napoléon l'esclavagiste

**LA DÉMENCE COLONIALE
SOUS NAPOLÉON**
d'Yves Benot

Préface de Marcel Dorigny,
La Découverte/Poche, 420 p., 12,50 €.

**NAPOLÉON, L'ESCLAVAGE
ET LES COLONIES**
de Thierry Lentz et Pierre Branda

Fayard, 374 p., 25 €.

Fruit de la loi du 10 mai 2001, faisant de la pratique de l'esclavage et de la traite un « crime contre l'humanité », l'instauration d'une journée commémorant le souvenir de la multitude asservie et exploitée dans les colonies françaises jusqu'au milieu du XIX^e siècle a permis, il y a trois semaines, de célébrer pour la première fois la mémoire, longtemps occultée, de ces victimes de la geste nationale. Loin d'apaiser les passions, la prise en compte de cette tragédie humaine a réveillé des revendications, plus radicales que réfléchies, fondées sur un affect et une émotion qui font fi de l'analyse sereine du passé, jusqu'à déchaîner une campagne aussi calomnieuse qu'absurde contre le meilleur historien de la traite, Olivier Pétré-Grenouilleau, dont le magistral « essai d'histoire globale », *Les Traités négrières* (Gallimard, 2004), est d'une exemplaire hauteur de vue.

Cette agitation conduisit l'Etat à faire profil bas à l'occasion du bicentenaire d'Austerlitz (2 décembre 1805) quand paraissait le brûlot du Guadeloupéen

Claude Ribbe stigmatisant *Le Crime de Napoléon*, à savoir le rétablissement de l'esclavage (1802), aboli en 1794.

Si la sottise du parallèle établi entre Napoléon, « aventurier négrophobe », et Hitler dispense qu'on s'y arrête, laisser entendre qu'on a refusé de faire l'histoire de ce moment crucial est simplement malhonnête. On se souvient du sillon tracé par Yves Benot (1920-2005) dont l'essai décapant sur *La Démence coloniale sous Napoléon* (1992), qui suivait le tout aussi dérangeant *La Révolution française et la fin des colonies* (La Découverte, 1987), épinglait l'abandon délibéré sous l'Empire des idéaux égalitaires de la Révolution.

Mentionnons également l'ouvrage de Jacques Solé sur *Les Révolutions de la fin du XVIII^e siècle aux Amériques et en Europe* qui consacre près de cinquante pages à l'expérience caraïbe et à la naissance d'Haïti (Seuil, « Points Histoire », 384 p., 12), utilisant à bon escient les travaux de Laurent Dubois – *Esclaves de la République* (Calmann-Lévy, 1998) et *Vengeurs du Nouveau Monde* (paru en 2006 aux Perséides).

L'enrichissement de la métropole

Sans doute la polémique en cours a-t-elle pesé sur la rédaction du livre que cosignent Thierry Lentz et Pierre Branda. On le sent à certaines tournures qui accompagnent les strictes mises au point en se défendant d'être des réfutations partisans dans une querelle qui ne peut distraire de l'essentiel : donner à comprendre la politique coloniale de Napoléon – et son cuisant échec.



Les Noirs de Saint-Domingue affrontent les troupes françaises (30 juin 1803). COLLECTION KHARDINE-TAPADOR

D'entrée, les deux historiens rappellent l'optique qui préside à l'aventure coloniale française. Colbert, d'abord, qui, loin d'envisager une colonie de peuplement, ne visait que l'enrichissement de la métropole, via l'exploitation économique des terres gagnées. Le régime de l'exclusif – les colons sont de simples concessionnaires de l'Etat – comme l'adoption du code noir (1) appuient le « miracle sucrier » qui fait la fortune de la France. Dès lors, l'agitation qui gagne les Antilles dès les prémices de la Révolution inquiète Paris, qui craint plus que tout la perte de Saint-Domingue, la « perle » de l'empire. Par réalisme, la Convention abolit l'esclavage pour éviter que l'île n'échappe à la France.

Tout aussi pragmatique, Bonaparte rêve de faire du golfe du Mexique un

« lac français » baignant la Louisiane, la Floride et les Antilles sucrières. Il s'accommoderait de la percée de Toussaint Louverture, leader des révoltés de 1791, qui tient Saint-Domingue depuis 1797, si celui-ci se soumettait à son autorité. Le double jeu du général noir pousse le premier consul à décider une expédition armée pour remettre au pas le pays de cocagne. L'affaire tourne mal. Arrêté, Louverture est déporté. Il meurt en France en 1803. La colonie bascule dans la violence et dans une authentique guerre « patriotique » où chaque camp combat moins l'ennemi qu'il ne vise à l'exterminer.

Le retour progressif à l'esclavage amorcé par la loi du 30 floréal an X (20 mai 1802), censé épargner Saint-Domingue, n'empêche pas la spirale san-

glante de ruiner le lien entre la colonie et sa métropole. Abandonnant son rêve brisé, Napoléon se détourne de la question antillaise – la vente de la Louisiane dans ce contexte en est l'aveu –, accaparé par sa guerre contre l'Angleterre, qu'il a déjà perdue à l'échelle du monde.

Intelligent, vivant et argumenté, ce livre tonique évite toutes les interférences contemporaines qui brouillent le sens et obscurcissent le débat contemporain. Souhaitons-lui au moins le succès de certain pamphlet fantaisiste. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) Signalons la publication de *Codes noirs. De l'esclavage aux abolitions*, recueil de textes présentés par André Castaldo (introduction de Christiane Taubira, Dalloz, 192 p., 2 €).

Un Dictionnaire historique dans la collection « Bouquins » Comprendre la Résistance

**DICTIONNAIRE
HISTORIQUE DE
LA RÉSISTANCE**

Sous la direction de François Marcot avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé

Ed. Robert Laffont, « Bouquins »,
1 248 p., 32 €.

La Résistance est l'une des périodes les mieux servies dans la production éditoriale. De quoi s'égarer dans les dédales d'une bibliothèque pléthorique. On peut certes s'orienter avec le précieux guide proposé par Laurent Douzou, *La Résistance française, une histoire périlleuse* (Seuil, « Points », 2005). Et voilà que « Bouquins » accueille un copieux dictionnaire, composé par les meilleurs spécialistes d'un épisode que les chercheurs arrachent peu à peu à une imagerie simplifiée ou brouillée.

L'avant-propos du comité scientifique, où l'on retrouve notamment Claire Andrieu, Robert Frank et Pierre Laborie, expose clairement l'ambition de cette somme : « comprendre », faisant sien l'impératif de Marc

Bloch dans *Apologie pour l'histoire*. « Limiter la Résistance à des approches organisationnelles, politiques ou militaires, n'est-ce pas porter atteinte à son identité ? »

Pointant l'absence significative de synthèse sur la Résistance intérieure quand la France libre bénéficie du maître ouvrage de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, les auteurs ont scindé le volume en trois temps : « Acteurs et territoires », « Événements et actions », « Les résistants, leur temps et le nôtre », qui déclinent chacun, après de didactiques « vues d'ensemble », leur dictionnaire thématique – au risque de ne pas mentionner en index les doubles entrées, tel le cas de de Gaulle, abordé par Crémieux-Brilhac puis par Douzou. Si l'index a ses limites – un renvoi de *Vercors à Bruller*, *Jean* permet de retrouver l'auteur du *Silence de la mer*, chance que n'a pas le Colonel Fabien, présent pourtant à *Georges, Pierre* –, fâcheuses pour une consultation rapide, la qualité du volume comme l'accessibilité de son écriture, en imposent la lecture.

Double mention spéciale à l'ingrat tour d'horizon des « Mouve-

ments, réseaux et structures », d'une impressionnante précision, et à l'« Anthropologie de la vie résistante », qui ménage de belles surprises quand il s'agit d'aborder la peur, le doute, le refus, « parler, ne pas parler »...

Côté notices biographiques, hormis quelques scories – Elisabeth de Miribel est née en 1915, Georges Bidault en 1899, ce que dit le texte, infirmant la présentation de l'entrée (1889-1983), incomplète aussi pour Louis Armand, décédé en 1971 –, on se réjouit de lire le *Jean Moulin* de Daniel Cordier comme la *Germaine Tillion* de Julien Blanc, de retrouver les historiens engagés que furent Marc Bloch, Henri Michel ou Jean-Pierre Vernant, même si Jean Cassou aurait mérité lui aussi son entrée. Gageons que le succès de ce volume permettra une réédition augmentée. ■

PH.-J. C.

Signalons, dans la nouvelle collection de Larousse, « L'œil des archives », le collectif dirigé par Robert Belot, paru en 2003, *Les Résistants. L'histoire de ceux qui refusèrent* (240 p., 22 €).

ZOOM

**SANS OUBLIER
LES ENFANTS. Les camps
de Pithiviers et de
Beaune-la-Rolande**

(19 juillet-16 septembre 1942), d'Eric Conan
C'est une enquête pour *L'Express* sur les camps d'internement du Loiret, utilisés au lendemain de la rafle du Vel'd'Hiv pour la détention des enfants juifs, qui est à l'origine de ce livre. Angle mort de cet épisode terrible, cette étape du calvaire des enfants

de 2 à 16 ans n'a retrouvé sa mémoire qu'au lendemain de la parution de l'hebdomadaire (avril 1990), les langues se déliant près de cinquante ans après le drame. Ph.-J. C.
Le Livre de poche, 224 p., 5,50 €.

**LA VIE À EN MOURIR
Lettres de fusillés
(1941-1944)**

Dans l'avant-propos inédit qu'il signe en hommage aux frères en résistance de son père, Jean-Jacques Goldman salue ce recueil admirable, paru chez Tallandier en 2003, « ce livre qui change, tout, ces lettres de mourants qui ne parlent que de

vie (...), où derrière l'arrogance face à la mort, au sacrifice, on lit la peine à quitter la vie, les siens, l'avenir. » Comment ne pas entendre ces gens simples, qui écrivent, à l'heure de leur mort, à ceux qu'ils aiment plus que tout, parents, maris, fiancé(e)s, enfants, qui comprendront plus tard... La lecture de ces derniers cris qui chantent la foi d'une juste cause, les raisons d'un sacrifice assumé, est bouleversante, poignante, éprouvante. Une arme ultime pour remporter un combat posthume. C'est fait. Ph.-J. C.
Choix et présentation de Guy Krivopissko, Points, 336 p., 6 €.

Samuel Beckett aurait eu 100 ans le 13 avril. Son œuvre, l'une des plus incontestables du XX^e siècle, n'a rien perdu de sa puissance et de sa jeunesse

Le vertige et l'euphorie

Dans la littérature du XX^e siècle, l'œuvre de Samuel Beckett, romanesque aussi bien que théâtrale ou radiophonique, s'impose comme l'une des plus hautes, des plus incontestables. Nul ne songerait à remettre en question sa beauté et sa puissance tragique. Aucun contemporain ne se hasarderait à soutenir qu'elle décrit un monde étranger, imaginaire ou lointain. Née pour l'essentiel après 1945, ayant investi deux univers linguistiques, elle nous entretient de l'homme habité, ici et maintenant, par l'angoisse, interrogeant jusqu'au vertige sa problématique finitude. C'est de cela que Molloy, Murphy, Watt, Knott, Vladimir ou Winnie, et toute une théorie de clowns et de clochards, de créatures exsangues réduites à rien ou presque – un torse, une bouche, un simple filet de voix –, nous parlent. La parole est d'ailleurs la grande, l'interminable affaire de Beckett. « *Je vais le leur arranger, leur charabia. Auquel je n'ai rien compris du reste, pas plus qu'aux histoires qu'il charrie, comme des chiens crevés...* », fait-il dire à l'Innommable. En fait, à force de concentration et d'ironie, il la magnifique, cette langue humaine, en anglais aussi bien qu'en français. Avec génie.

Une légende réductrice et paradoxalement édifiante accompagna longtemps Samuel Beckett. Elle fit de l'écrivain un héritier du nihilisme moderne. Cette distorsion n'est pas étrangère aux premières lectures que firent, au début des années 1950, Maurice Blanchot et Georges Bataille. William Marx dans *L'Adieu à la littérature* (Minuit, 2005), note cependant que l'interprétation qui faisait de Beckett la « plus parfaite illustration de la négativité attachée à tout projet littéraire » n'avait prévalu qu'en France – et encore pas tout à fait, puisque, dès 1966, Ludovic Janvier plaïda *Pour* [un] *Samuel Beckett* virtuose dans l'art du langage. Mais, de fait, « la critique anglophone eut une tout autre perception ». Où d'autres s'enchaînaient de la dérédiction et la prenaient au mot, elle vit du « courage », un « noble stoïcisme », une vision

« euphorisante » de la réalité « dans la symétrie, le rythme, le mouvement et le rire ».

En France même, des lecteurs surent cependant s'écarter d'une vision unilatéralement désespérée et désespérante. Ils prirent la mesure de la formidable énergie qui se dégage de cette œuvre, certes noire, mais aussi jubilante, multiple, admirablement drôle, marquée par le souci d'une parole constamment tenue, scrupuleusement agencée, relancée jusqu'au bord de sa propre exténuation. « *A Samuel Beckett a été confié le mouvement de la fin qui ne finit pas* », écrivit d'ailleurs Blanchot après la mort de l'écrivain. Dans un livre paru il y a onze ans, *Beckett, l'incroyable désir*, Alain Badiou s'était ainsi fixé pour tâche de démontrer la « leçon de mesure, d'exactitude, et de courage » contenue dans les livres de Samuel Beckett. « *Ni existentialisme ni baroque moderne* », tranchait le philosophe (1). Un an plus tôt, en 1994, Bruno Clément insistait sur la rhétorique de Beckett (*L'Œuvre sans qualité*, Seuil) (2). De même, Pascale Casanova tentait de le soustraire aux « dévots de la mystique poétique », en soulignant la « révolution » formelle dont il restait le promoteur (*Beckett, l'abstracteur*, Seuil, 1997).

Salut dédié à un homme réel

Nathalie Léger, dans *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett* (Allia, 118 p., 6,10 €), s'attache elle aussi, avec délicatesse, à désencrasser la légende. Citant notamment les témoignages récents des amis de l'écrivain – André Bernold (3), ou, plus récemment, Anne Atik (4) –, elle n'additionne pas les « vies » de Samuel Beckett. Elle ne totalise pas davantage ses « silences ». La somme globale manque, et c'est très bien ainsi. En fragments, Nathalie Léger, qui possède une connaissance profonde de Beckett, note des faits, dessine des silhouettes, des contours, souligne des circonstances et des coïncidences...

Dans les années 1980, on pouvait parfois croiser Samuel Beckett sur le boulevard du Montparnasse. Quelques personnes le reconnaissaient. Lecteurs fervents peut-être, ils lui adressaient, on le devinait, un salut silen-

cieux, un signe imperceptible de reconnaissance, avec une émotion contenue, un respect infini. Il était hors de question de le déranger. Le livre de Nathalie Léger ressemble à ce salut dédié à un homme réel, à un écrivain qui n'est écrivain que pour avoir perçu, traduit, écrit cette réalité, c'est-à-dire une part de notre humanité. « *... Il n'y a là rien d'une mystique de l'écriture, rien non plus qui puisse être réduit à de petits effets de récupération ménagère, mais (...) il s'agit bien d'une disposition infiniment subjective, secrète et opiniâtre, une façon péremptoire et tremblante de se dresser dans la langue pour avancer quelque chose d'un peu plus grand que soi seul : "à cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non."* »

Avec ses mots toujours justes et une affectueuse admiration, Nathalie Léger parle de la personne visible de Beckett, de ces « lignes impeccablement tirées en arêtes, avec ce considérable crédit de force, d'intériorité, de pénétration subtile octroyée par leur beauté redoublée. Silence, concentration. Le point reste insaisissable. » Ce petit livre démontre que la critique, lorsqu'elle accepte de se mettre librement à l'écoute d'une œuvre, de lui être disponible, parvient à approcher, comme l'air de rien, son plus secret repli. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Réédité chez Hachette littératures, « Pluriel », 96 p., 5,20 €.

(2) Bruno Clément a participé (avec Nicole Caligaris, Muriel Pic et Christian Prigent, pour les textes) à un recueil de 86 portraits photographiques de Despatin & Gobeli, en hommage au texte de Beckett, Compagnie (C*, Abstème & Bobance, 5, rue Lalande, 75014 Paris, 144 p., 28 €).

(3) L'Amitié de Beckett (1979-1989), 1992, réédité chez Hermann, 110 p., 20 €.

(4) Comment c'était. Souvenirs sur Samuel Beckett, Ed. de L'Olivier, 2003, réédité en Points (n° 1429, 148 p., 7 €). Signalons aussi la réédition de Mercier et Camier (Ed. de Minuit, « Double », 240 p., 7,50 €).



Samuel Beckett, Paris, septembre 1989, par François-Marie Banier.

Une œuvre-miroir PAR CHARLES JULIET

L'œuvre de Beckett a été pour moi une longue brûlure. Elle m'a envahi à une époque où je vivais sur un mode mineur ce qu'il avait vécu avant moi. Quand j'ai rencontré ses livres, j'étais d'une grande avidité, et c'est tout naturellement qu'ils ont pris possession de moi. J'étais aussi dans la confusion, et cette confusion, ils l'ont aggravée. Ce que je découvrais là n'avait rien de commun avec ce que j'avais lu auparavant. J'étais dépaycé, ne comprenais pas où je m'engageais, alors même que de nombreux passages m'atteignaient dans ma part la plus secrète.

Beckett a souffert comme un damné et son œuvre n'est qu'une longue coulée de souffrance. Une souffrance qui l'a muré en lui-même et l'a empêché de se donner à la vie. Massive, accablante, ne lui laissant aucun répit, elle l'a plongé dans de graves dépressions, accompagnées et suivies par des crises d'alcoolisme.

L'origine de cette souffrance est évidemment à chercher dans son enfance. May, sa mère, une femme impossible, insupportable. Insomniaque, elle passe ses nuits à rôder dans la maison, persuadée qu'elle est habitée par un revenant. Samuel, son second fils, lui ressemble. Inflexible, il lui tient tête, refuse de plier, de se soumettre, reçoit de sévères raclées. Crises de rage de la mère qui n'admet pas qu'on lui résiste. Mais elle se veut une mère exemplaire. Alternance de démonstration d'affection et de rejet, de silence glacial. Bon vivant, le père fuit et sa femme lui voue une source de détestation. Samuel adore son père toujours prêt à rire et à raconter de bonnes histoires. Ainsi il déborde d'affection pour celui qu'il faudrait tenir à dis-

tance et n'a que haine pour une mère qu'il devrait aimer. Ce déchirement a été la source constamment éruptive de la culpabilité qui a dévasté sa vie.

Jusqu'à quarante ans, il se cherche. En pleine détresse, incapable de se tenir à une quelconque activité, il sombre, boit, se clochardise, suit pendant deux ans une analyse, est considéré comme perdu par ses parents et ceux qui l'ont connu quand il était un universitaire promis à un brillant avenir.

Tourment d'exister

Après avoir réussi à s'échapper de la maison familiale, il vit à Londres, à Paris, voyage en Allemagne. De temps à autre, il ne peut s'empêcher de retourner en Irlande, quand bien même il sait qu'il n'a rien à y gagner. A chaque retour, de violentes crises se déclenchent. Parfois, la nuit, il fait de tels cauchemars, a de telles bouffées d'angoisse, que son frère, pour l'apaiser, doit venir se coucher près de lui.

A 40 ans, après avoir écrit quelques livres où il ne s'était pas encore approché du foyer le plus douloureux, il entreprend d'écrire ce qu'il a considéré comme l'essentiel de son œuvre : *Molloy*, *Malone meurt*, *En attendant Godot*, *L'Innommable*. De tous ses ouvrages, c'est à *L'Innommable* et aussi aux *Textes pour rien* que va ma préférence. Dans ces deux livres extrêmes dont à ma connaissance n'existe aucun équivalent dans la littérature, que dit-il ?

Au stade où il en est, il lui faut coûte que coûte déverser sur le papier ce qui le harcèle. Lorsqu'un homme souffre intensément, la voix qui murmure en chacun de nous, donc en lui, ne cesse de parler. Plus il souffre et plus cette

voix se fait insistante. Elle emplit tout l'espace mental, rend sourd et aveugle au monde extérieur. Beckett transcrit ce flux verbal qui surgit en lui sans relâche. Il se tient là au-dedans du dedans, là où perce ce dont il lui a fallu se protéger, là où sans fin ça ressasse, « conformément aux termes mal compris d'une damnation obscure ». Il laisse ainsi se dévider son soliloque, nous attire et nous maintient au vif de sa souffrance, de sa détresse : la table rase, la solitude, le non-sens de tout, l'impossibilité de s'échapper, la honte, la pensée du suicide, la folie côtoyée, les mots insuffisants et qui trahissent, l'obligation de poursuivre en dépit de l'épuisement... Et comment mieux traduire cet état où l'énergie fait défaut qu'en notant : « *le sujet meurt avant d'atteindre le verbe* » ?

Quand j'ai lu ces ouvrages, j'étais dans une grande incertitude, et chaque phrase s'imprimait en moi, rencontrait un même vécu, m'enfonçait dans mon marasme tout en jetant de décisives lueurs dans ma nuit. Lentes et riches journées de découverte d'un monde autre et pourtant proche. Epreuves journées de face-à-face avec soi lorsque « *c'est chaque instant qui est le pire* ».

J'ai aimé ces heures où je coïncidais avec les mots qui m'étaient offerts, ces heures où je percevais ce silence qui peuple les *Textes pour rien*. Un silence que leur auteur n'a pu atteindre qu'en se portant à l'extrême d'un état de totale dénudation. La voix qui parle dans ces pages a oublié que « *rien n'est plus drôle que le malheur* ». Refusant l'humour, la dérision, le sarcasme, elle réussit la prouesse de dire avec une

totale simplicité la douleur d'être, le tourment d'exister, l'insondable de la condition humaine.

Ainsi, au long de son œuvre, il nous relate ce qui advient de l'être humain quand il est privé de toute raison de vivre. Claquemuré en lui-même, allant et venant à l'intérieur de sa prison, Beckett se déteste, se débat, laisse s'écouler les mots qui lui sont murmurés. Mais s'ils soulagent ses tensions, l'aident à rendre sa vie moins infernale, ils ne le délivrent pas pour autant. Les blessures et fractures psychiques subies pendant l'enfance n'ont pu être réparées, si bien qu'il n'a pu mettre fin à sa souffrance. « *Que voulez-vous, je ne peux pas naître (...). Ils sont tous pareils, ils se laissent tous sauver, ils se laissent tous naître.* »

Action mortifère

Il est de fait qu'il n'a pu naître, mais l'aurait-il voulu ? « *Je suis celui qu'on n'aura pas, qui ne sera pas délivré.* » Lors d'une de nos rencontres, abordant cette question, je lui avais demandé s'il avait lu les penseurs orientaux, et il m'avait répondu : « *Ils proposent une issue, et moi, je sentais qu'il n'y en avait pas. Une solution, c'est la mort.* » Sur ce dernier point, je ne pensais pas comme lui. J'aurais dû le pousser à m'en dire plus, mais je n'ai pas osé, et au lieu de lui poser la question qui me brûlait les lèvres, je suis resté silencieux. Par la suite, je l'ai vivement regretté. Il m'importait au plus haut point de connaître la réponse qu'il m'aurait donnée.

J'ai dévoré cette œuvre lentement, avec passion, mâchant et remâchant chaque mot, mais face à elle je n'étais pas qu'un simple lecteur. J'étais aussi

quelqu'un qui était entré en écriture. Or que raconter après une œuvre de cette importance ? Impossible de dire mieux et d'aller plus loin. Un temps, elle m'a écrasé, m'a convaincu que je devais renoncer à écrire. De surcroît, je constatais qu'elle avait sur moi une action mortifère.

Insensiblement, sans que je l'aie voulu, sans que je m'en sois rendu compte, je me suis éloigné des Molloy, Moran, Godot, et n'ai plus éprouvé le désir de revoir celui qui les avait créés. Le besoin de vivre s'était emparé de moi, et en intervenant sur ma réalité interne, je m'employais à panser mes blessures, arracher mes entraves, me tirer de mon épuisement. Je pense en effet que si on en a les moyens et surtout l'impérieux désir, on peut arriver à se faire naître, à provoquer en soi une mutation, laquelle détermine un autre rapport à soi, aux autres, au monde. Du dégoût de la vie et de la haine de soi, on passe au consentement à soi-même et à la joie d'exister.

Beckett n'a pas pu, n'a pas voulu sortir de sa souffrance. Bien que je ne le lise plus depuis longtemps, bien que je ne me réfère plus à ce qu'il a écrit, il me reste proche. Il est de la famille des Hölderlin, des Van Gogh, des Artaud, et quand je pense à eux, à lui, à ce qu'ils nous ont donné, c'est chaque fois avec une profonde compassion, une infinie gratitude. ■

Charles Juliet est l'auteur de « Rencontres avec Samuel Beckett » (POL, 1999). Il vient de faire paraître *D'une rive à l'autre. Entretiens avec Cypris Kophidès* (éditions Diabase, BP 31, 1, place de Nazareth, 22130 Plancoët, 160 p., 14 €).

« En attendant Godot », le jour où la terre a tremblé

Le 5 janvier 1953, *En attendant Godot* est joué pour la première fois au Théâtre de Babylone, à Paris, dans la mise en scène de Roger Blin. Il n'y a pas grand monde, jusqu'au jour où des spectateurs, excédés qu'il « ne se passe rien », viennent aux mains. La chose se sait, et il n'en faut pas plus pour que tout le monde veuille voir. Le scandale appelle le triomphe : Godot reste plus d'un an à l'affiche.

2 janvier 1957 : *En attendant Godot* est joué pour la première fois à Varsovie. Près de la moitié des spectateurs quittent la salle à l'entracte. Les dix jours suivants, il y a beaucoup de places vides dans le théâtre. Puis, tout d'un coup, les réservations « explosent ». Des samizdats qui circulent en ville rapportent des informations sur le rapport que Krouchtchev a tenu devant le XX^e congrès du parti sur les crimes de Staline. Les Polonais ovationnent Godot. Pour eux, ce qu'il représente est devenu clair : c'est le socialisme.

Des exemples de ce type, il y en a plus d'un : Godot n'étant pas Dieu (« *Si j'avais voulu dire Dieu, j'aurais écrit en attendant Dieu (God)* »), a dit un jour Beckett), il sera d'abord celui par qui le malentendu arrive, ce que son auteur ne cessera de regretter, sans jamais se justifier. Malentendu au double sens, d'ailleurs, de la confusion sur le sens et de la mauvaise audition.

Aucune pièce dans l'histoire du XX^e siècle n'a eu un tel effet. Le théâtre ne s'en est jamais remis. Si, aujourd'hui, toute l'œuvre de Beckett est jouée, et s'il y a en elle des pièces qui poussent plus loin l'exploration, jusqu'au dernier souffle de l'humain, jusqu'à *Catastrophe* et *Quad*, c'est encore et toujours à *Godot* qu'on revient, comme on se penche sur le tracé d'une ligne de fracture, après un tremblement de terre.

Car, oui, la terre a tremblé quand sont apparus ces deux hommes sur une « route à la campagne, avec arbre ». Un seul arbre, Beckett y tenait beaucoup. Un arbre, cela suffit pour se pendre. Deux hommes, cela fait une humanité : Vladimir et Estragon la contiennent, dans leur longue marche immobile, sur le chemin de la vie où ils attendent Godot, mais « *Monsieur Godot m'a dit de vous dire qu'il ne viendra pas ce soir mais sûrement demain* », leur dit un petit garçon envoyé en messager. Alors ils attendent, en vain et sans fin, et leur attente occupe tout, jusqu'à l'air qu'ils respirent. Et ce n'est pas le passage sur la route de Lucky et Pozzo, le maître et

le valet drôlement enchaînés, qui les en détournent.

« *Alors, on y va ?* », dit à la fin Vladimir. « *On y va* », répond Estragon. Tombe la dernière phrase, l'indication de Beckett : « *Ils ne bougent pas.* » « *Rideau.* » Ce qui a infiniment bougé, dans l'immobilité des deux hommes, c'est précisément cette immobilité. Beckett avait pour usage de répondre à un ami chaque fois que ce dernier lui demandait : « *Comment ça va ?* » : « *Je me le demande !* » Il disait aussi : « *Toute ma vie j'ai tapé sur le même clou.* »

Malentendu

On a trop souvent et trop longtemps dit que ce clou était celui de la fin de la littérature. Hypothèse rassurante, sans doute, parce qu'elle donne une raison à la démarche de l'écrivain et laisse le champ libre à l'analyse. C'est plutôt dans le « *Je me le demande !* », avec l'ironie qu'il contient, que repose Godot. Ou qu'il s'épuise, comme s'épuisait le silence de Beckett, quand il était en compagnie, dans une insupportable prostration.

Traquer la moindre étincelle de vie, repérer ce qui bouge encore, observer ce que Georges Bataille nommait « *le mouvement forcené de ruine* », et Maurice Blanchot « *le silence [qui] éternellement se parle* », cela revient, dans *Godot*, à s'enfoncer dans le Temps, un temps qui n'a plus ni commencement ni fin, tant ce qui peut encore arriver s'est restreint. La perception des instants, de l'espace et de la mémoire vient à la ritournelle. La dissonance des mouvements renvoie à un monde sans som-

meil. Tout est fragmenté et déchirant, tout appelle la disparition.

Mais tout vit, dans ce tremblement figé qui fait des personnages de Beckett des frères en scène des statues de Giacometti, des figures au bord de l'effacement (à ce jeu, l'acteur David Warrilow, à qui plusieurs pièces furent dédiées, a été le plus grand), des hommes sur pattes cherchant une harmonie dans la syncope, à la manière des danseurs de Merce Cunningham. Tout vit, oui, mais dans un temps où il n'y a plus d'histoire. Il est là le malentendu et le scandale d'*En attendant Godot*, et, avec lui, de tout le théâtre de Beckett.

Ce n'est d'ailleurs sûrement pas un hasard si l'Église catholique a voulu faire interdire les annonces de la création de *Godot*, en Espagne, à la fin des années 1950. Elle avait senti qu'à travers cette pièce, écrite en 1948-1949, se jouait le contraire d'une fin portant l'espoir d'une rédemption. Vladimir et Estragon sont, sur les scènes, les premiers habitants d'un monde tout juste sorti de la deuxième guerre mondiale, des camps et d'Hiroshima. Leur ciel est vide, inutile d'y chercher la transcendance. Un seul arbre pourrait leur suffire à en finir, mais il n'est pas dit que la ficelle dont ils disposent résistera au poids des corps. Alors, ils continuent. Et nous avec. ■

BRIGITTE SALINO

Signalons l'essai sur le théâtre de Beckett de Gérard Piacentini, Samuel Beckett mis à nu par ses auteurs, même (*Librairie Nizet, 37500 Saint-Genouph, 158 p., 18 €*).

Un résistant antinazi

RÉSOLUMENT apolitique, et neutre par sa nationalité irlandaise, Samuel Beckett n'en rejoint pas moins un groupe de résistance dès septembre 1941. Il avait vu les hitlériens à l'œuvre en Allemagne, durant un séjour d'étude en 1936-1937. « *J'étais si révolté par les nazis, et d'abord par la façon dont ils traitaient les juifs, que je ne pouvais rester inactif. Je combattais contre les Allemands qui faisaient de la vie de mes amis un enfer, et pas pour la nation française.* »

Lecteur d'anglais à l'École normale supérieure depuis 1930, il est lié à Alfred Péron, angliciste avec qui il traduit *Anna Livia Plurabelle*, de Joyce. Après la défaite, il reste à Paris, pour marquer sa solidarité à ses amis émigrés ou français juifs, comme Paul

Léon, l'ami de Joyce arrêté en 1941, torturé, déporté et assassiné par la Gestapo. Par l'intermédiaire d'Alfred Péron, il intègre une cellule du réseau Gloria SMH qui rassemble, traduit et fait parvenir à Londres des informations sur les mouvements de troupes de l'occupant. Alfred Péron est arrêté. Beckett et sa femme Suzanne se planquent, d'abord chez Nathalie Sarraute, en zone occupée, puis à Roussillon (Vaucluse), d'où il continue ses activités clandestines tout en écrivant *Watt*.

En 1944, durant les combats pour la libération, il conduit des camions de la Croix-Rouge évacuant les blessés. Décoré de la croix de guerre, il n'en a jamais fait état. ■

M. Ct.

Biographie

13 avril 1906. Naissance dans la banlieue de Dublin. Sa famille fait partie de la petite-bourgeoisie protestante.

1923. Étudie le français et l'italien à Trinity College. Découvre Dante.

1926. Premier voyage en France.

1928. S'installe à Paris, où il est lecteur d'anglais à l'École normale supérieure. Début de son amitié avec Joyce.

1929. Écrit *Dante, Bruno, Vico, Joyce*.

1930. Retour à Dublin. Commence la traduction d'une partie de *Work in Progress* de Joyce. Publie un poème à Paris, *Whoroscope*.

1931. Assistant de français au Trinity College de Dublin. Publication de *Proust* à Londres. Commence une période difficile, pendant laquelle il ne cessera de voyager.

1933. Après la mort de son père, il s'établit à Londres.

1934. Publie à Londres, sans succès, *More Pricks Than Kicks*

1935. *Murphy* refusé par les éditeurs.

1937. Retour à Paris. Rencontre Duchamp et Giacometti. Fait ses premiers essais d'écriture en français.

1938. Publie *Murphy* à Londres et le traduit en français.

1942. Pour fuir la Gestapo, il gagne le Vaucluse, où il compose *Watt*.

1946-1950. Pendant l'après-guerre, intense phase de création en français. En 1948-1949, écrit sa trilogie romanesque *Molloy, Malone meurt* (1951, Minuit qui restera son éditeur), *l'Innommable*, ainsi qu'*En attendant Godot* (1952).

1953. Le 5 janvier, première d'*En attendant Godot*, mise en scène par Roger Blin. Se met de plus en plus à traduire ses livres écrits en français.

1957. *Fin de Partie*, monté à Londres, puis à Paris, par Roger Blin. *Tous ceux qui tombent (All That Fall)* à la BBC.

1958. *Krapp's Last Tape (La Dernière Bande)* est publiée en anglais, et créée à Londres (à Paris en 1960).

1961. Prix international des éditeurs (partagé avec Borgès). Publication de *Comment c'est* en français, et de *Happy Days (Oh les beaux jours)* à New York, où la pièce est créée. Elle sera publiée et créée (avec Madeleine Renaud) à Paris en 1963.

1964. Participe au tournage de *Film*, d'Alan Schneider, avec Buster Keaton.

1967. *Têtes mortes*. Fait sa première mise en scène : *Fin de partie*, à Berlin.

1969. Prix Nobel de littérature.

1970. *Le Dépeupleur*.

1976. *Pour en finir encore*.

1978. *Pas*.

1980. *Compagnie*.

1981. *Mal vu mal dit*.

1988. *L'Image*

1989. *Soubresauts*.

22 décembre 1989. Meurt à Paris.

« Sam, mon surveillant » PAR RAYMOND FEDERMAN

Né en 1928 à Paris, Raymond Federman passe son enfance à Montrouge avec ses deux sœurs. Le 16 juillet 1942, sa famille est embarquée pour un voyage sans retour. Et c'est sur ce qu'il nomme – préférant l'humour à l'indicible horreur – cette « *énormité impardonnable* » qu'il n'a, depuis, cessé d'écrire. Avec « Sam » – l'écrivain Samuel Beckett qu'il a connu – sur son épaule, et depuis les États-Unis, où il réside désormais. Une partie de l'œuvre (bilingue) de Raymond Federman est disponible en France aux éditions Le Mot et le Reste (où vient de paraître un essai, *Surfiction*, traduit de l'anglais par Nicole Mallet, 204 p., 16 €) et chez Al Dante. Cette maison publiera, le 15 septembre, *Le Livre de Sam*, dont nous publions un extrait.

Oui, Sam me regarde tout le temps. Surtout quand j'écris, et parfois il me murmure quelque chose que je note rapidement, et puis il me fait un clin d'œil. Mais seulement quand je suis seul avec lui. Ou alors c'est moi qui lui fais un clin d'œil.

Sam, c'est mon surveillant comme j'ai une fois expliqué dans un poème en prose. (...)

Sam voit tout ce que je fais. Il me regarde quand je me brosse les dents, quand je mange, quand je lis, quand j'écris, quand je rêve tout éveillé. Et

même quand je dors. Sam est là me faisant des clins d'œil comme s'il voulait savoir si tout va bien. Il semble toujours content pour moi. Je le vois dans ses yeux.

Bon je ne vais pas raconter tout ce que je fais nuit et jour sous le regard de Sam. Cela deviendrait ennuyeux et répétitif. Je fais, plus ou moins, ce que tout le monde fait chaque jour : je me réveille, je bâille, je pisse, je me brosse les dents, je me regarde dans le miroir, je me fais des grimaces, je prends mon petit déjeuner, je prends mes vitamines, et après une visite dans ce qui est appelé dans *Murphy* « *the necessary house* », où je lis le résultat des sports dans le journal pour savoir qui a gagné le match de golf, je me mets au travail.

Vous ne savez peut-être pas que Sam était un très bon joueur de golf dans sa jeunesse. Il jouait avec un handicap de sept. Seulement un vrai golfeur aurait pu décrire, comme il le fait dans *Murphy*, le son que fait une balle de golf quand elle tombe dans le petit trou comme le son d'une note de flûte.

Sam était un grand sportif quand il était à Portora Royal School et Trinity College. C'est connu que son nom est inscrit dans l'encyclopédie mondiale du cricket. Il était aussi bon nageur, et il a même fait de la boxe. Il me raconta une fois comment un grand mec dans sa classe à

Trinity College « *knocked him on his ass* ». Il me raconta cela en anglais. Sans doute de se rappeler comment ce gars l'avait mis sur le cul a fait culbuter Sam dans sa langue natale. Sam aimait aussi faire de la bicyclette. Il y a des bicyclettes partout dans ses livres.

Bon assez pour les sports et Beckett. Je parlais de ma routine journalière. Après le petit déjeuner et la section des sports dans le journal, le reste de la journée – having not alternative, comme il est dit au début de *Murphy* (je semble avoir *Murphy* dans la tête aujourd'hui) – j'écris, ou je pense à ce que je vais écrire, ou je prétends écrire, ou je réécris ce qui a déjà été écrit. Et tout cela avec Sam toujours présent autour de moi.

Pendant que j'étais en train de relire ce que je venais d'écrire, une lettre arrive d'une amie beckettienne qui me dit : « *Beckett est aujourd'hui dans cet ailleurs dont nul ne revient, et nous restons seuls, glorieux héritiers de son questionnement moqueur, écartelés entre l'obscurité de sa cécité et de son désespoir, et le soleil de son humour et de son amour pour l'humanité.* »

C'est beau ce que dit là mon amie beckettienne, mais pour elle Sam n'est plus là. Il est ailleurs. Alors elle se sent écartelée entre sa cécité et son désespoir.



Et Gérard Genette devint écrivain

« Bardadrac », les Essais d'un théoricien de la littérature en forme de dictionnaire personnel d'une vie. Un grand livre, tout simplement

Il finit par un « Zut », son abécédaire d'une vie, qu'il nomme joliment un « bardadrac », comme une sienne cousine appelait le bric-à-brac de son grand sac. Et il commence bien sûr par l'« Aa », nom d'un petit fleuve connu de tous les cruciverbistes et autres amoureux actifs du mot plus que de la chose. Voici donc le fameux Gérard Genette.

Sous sa férule théorique, au moins deux générations de lycéens, étudiants, khâgneux et normaliens auront appris à traiter la littérature en objet scientifique, à décrire un texte avec des mots au sens précis plutôt qu'à l'interpréter avec des sentiments et des notions brumeuses. Ils auront ainsi souffert le martyre des idées claires mais arides. Quand le Genette de *Bardadrac* raconte que, peinant à lire un « manuel d'utilisation » traduit littéralement du coréen, il appelle un technicien et s'en-

tend répondre au téléphone, après avoir décliné ses nom et prénom : « Cher monsieur, quand on a écrit *Figures III*, on doit pouvoir décoder le mode d'emploi d'un lecteur de DVD », on rit avec lui de cette sortie vengeresse. La narratologie, en effet, est devenue méthode officielle de l'enseignement littéraire en suivant son exemple. Dans *Figures III*, justement, il démembrerait Proust pour la servir. Il propose donc, dans le petit dictionnaire de « médialecte » et d'idées reçues qui occupe cent vingt pages de *Bardadrac*, l'entrée suivante : « Narratologie. Pseudo-science pernicieuse, son jargon a dégoûté de la littérature tout une génération d'analphabètes. Ne dissez que des « cadavres de récit » (encore heureux). »

BARDADRAC
de Gérard Genette

Seuil, « Fiction & Cie », 454 p., 21,90 €.

On attendait de lui peut-être une fiction, certainement pas une autofiction (il a le genre et ses déboussonnages en horreur), mais quelque diction sur sa trajectoire, comme un intellectuel septuagénaire est maintenant tenu d'en produire, s'il ne s'est pas exécuté plus tôt. Le voilà qui donne une autobiographie. Bien évidemment, le théoricien dont les lecteurs connaissent l'humour pince-sans-rire et le goût pour Borges ne peut procéder comme tout le monde et se raconter dans l'ordre chronologique pour dresser de lui-même un portrait en pied. Il le livre donc en vrac, selon une esthétique du mobile en art plastique, ou du labyrinthe, invitant à le pénétrer de façon stroboscopique, en le feuilletant un peu au hasard, comme un dictionnaire justement ou un *flip book* (qui donne une image en mouvement quand on le feuillette très vite). Il admire Gilles Deleuze improvisant

ainsi sa partie dans un jury de thèse. Roland Barthes, qui fut son mentor et qu'il admire tout autant, il l'aime pour sa délicatesse, son goût des néologismes. Le portrait qu'il trace de son modèle à petites touches d'anecdotes se résume le mieux dans celle où il le montre s'ennuyant dans un autre jury de thèse, crayon en main, une feuille blanche posée devant lui, qu'il froisse et jette à la fin de la soutenance. Une étudiante groupie et curieuse la récupère dans la corbeille et constate que la feuille ne porte aucune inscription. Commentaire de Barthes quand Genette lui rapporte ce geste un peu plus tard : « Je n'avais pas trouvé une seule idée méritant d'être notée. Mais je n'aurais pas dû jeter ce papier. » Conclusion : « L'absence de trace est encore une trace. »

Un portrait ébahissant, celui de Louis Althusser, « caïman » à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Genette, alors, est communiste, comme la plupart des normaliens (l'encartement, chez lui, date de l'hypothèque au lycée Lakanal). Le rôle d'Althusser est d'écouter les militants intellectuels en proie au scrupule, de les confesser en quelque sorte et de les raffermir. 1956 est l'année de tous les doutes : rapport Khrouchtchev sur les crimes de Staline, dénégations du PCF, révolte de Budapest écrasée par les chars soviétiques. Genette, accablé, expose ce qu'il sait, Althusser l'écoute avec sympathie : « Si ce que tu dis était vrai, il n'y aurait plus qu'à quitter le parti. Donc c'est impossible... » *Credo quia absurdum*. Genette a compris ; sans retirer son affection au bon Louis, il déchire sa carte du PC en douceur et va voir du côté des oppositionnels ex-trotskistes de Socialisme ou Barbarie. Il passera un « entretien d'embauche » avec Jean-François Lyotard, qui le trouve un peu tordu d'avoir été tenté par le trotskisme avant de devenir stalinien.

Désormais, il sera politiquement incroyant, ce qui n'empêche pas les sentiments, méfiants à l'égard de Mai-68, par exemple. A l'entrée « Scorpion », on lit : « En France, la gauche est nulle, la droite est presque pire et réciproquement sans doute ; heureusement il n'y a pas de centre. Pour s'y retrouver, on ne lira jamais trop Machiavel, Hobbes, Locke, Montesquieu, Rousseau, Kant, Tocqueville, Marx, Weber, Aron, mais on devrait plus encore lire ou revoir tout ensemble Le Parrain, Le Sapeur Camember, Gribouille, Les Pieds Nickelés, L'Arroseur arrosé, le chapitre VIII du Quart Livre, sans oublier quelques fables de La Fontaine, dont au moins Les Grenouilles qui demandent un roi. »

Et il enchaîne avec l'histoire de la grenouille et du scorpion : elle a accepté de le transporter sur son dos d'une rive à l'autre ; au milieu de la rivière, il la pique, ils vont couler tous les deux : « C'est idiot », lui dit-elle. « Je sais bien, répond-il, c'est mon caractère. » Dans la liste que *Bardadrac* donne des « mots chimères », on lit celui-ci : « Sarkome : tumeur à droite. »

Agitant fièrement les couleurs de Montaigne, de Proust, de Borges (admirable portrait) et de Perec, Gérard Genette nous donne donc ses Essais en forme de Dictionnaire personnel d'une vie française (toute une vie, qui les vaut toutes, et que vaut n'importe laquelle), comme il n'y a pas si longtemps François George livra son *Histoire personnelle de la France* et Perec ses *Je me souviens* qui valaient pour une génération entière. Quant à lui, il souhaite « modestement, comme *Stendhal*, être lu en 1930 ». Cette boutade non-sensique s'éclaire quand on pense que cette vie de professeur, chercheur, lecteur, cinéophile, jazzomane, architecte des textes, conférencier voyageur, amateur de musique et de peinture, se réfère à la très riche culture des intellectuels français nés dans les années 1930 et restés à chaque étape de leur vie attentifs à leurs entours plus qu'à leur personne. *Bardadrac* est leur grand livre, un grand livre de littérature française ouverte sur le monde. ■

MICHEL CONTAT
Illustration Gilles Rapaport

Philo rencontre Actu (fable)

Elles ont longtemps vécu séparées. Philo, durant quelques siècles, ne se souciait guère des événements du jour. Son regard était tourné vers l'éternité. Ce qui l'intéressait se nommait « dieu », « souverain bien », « être en tant qu'être ». Ou encore « infini », « vérité », ou « âme ». Jamais il ne lui serait venu à l'idée de se préoccuper du cours du blé, des champs de bataille ou des révolutions de palais. Philo contemplant la perfection des nombres, la majesté des cieux, le mouvement immuable des étoiles. Quand il lui arrivait, marchant la tête en l'air, de tomber dans un puits, les servantes riaient.

Malgré les airs hautains de la noble dame, ses amis ne furent jamais totalement indifférents à leur temps. Platon abhorrait la démocratie d'Athènes, Aristote justifiait l'esclavage, leurs successeurs se sont tous, peu ou prou, mêlés de questions politiques. Mais on reste encore loin du compte : appartenir à une époque, ce n'est pas du tout la même chose

qu'analyser ses situations concrètes. Or la bouillante Actu, avec son cortège de journaux, d'agences de presse, de dépêches et de reportages, ne vint au monde que bien plus tard.

Quand elle commença à grandir, on s'aperçut qu'elle habitait une autre planète que Philo. Dans son univers règnent d'autres rythmes du temps, d'autres rapports à l'espace, des manières différentes et de faire et de dire. Actu n'a jamais le temps d'attendre, de prendre de la distance, d'approfondir les questions, d'élaborer des outils d'analyse. Elle file si vite que sa grande aînée, avec tout son attirail de concepts, ne parvient pas à la rattraper. Car elle essaie, la grande Philo, parfois. Mais, le temps qu'elle rassemble ses instruments, d'autres dépêches sont tombées, un titre nouveau a chassé l'ancien.

Cela n'a pas empêché, depuis deux siècles, quelques amis de Philo, et non des moindres, de se mêler aux troupes de la princesse Actu. Ils furent convaincus que la pensée avait pour tâche de se coltiner au présent, fût-il

éphémère. Ils furent persuadés que la réalité est chaque jour à comprendre, et que l'aide des concepts ne nuit pas. On vit ainsi Hegel rédacteur en chef de *La Gazette de Bamberg*, Sartre écrivain pour *France-Soir*, Aron pour *L'Express*. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué, dans ces hybridations diverses, combien chaque lignée se

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

trouvait affectée : les philosophes assurément sont modifiés par les journaux, la presse, de son côté, en est transformée.

Cette rencontre instable est toujours à réinventer, selon les moments et les circonstances. Car le bon réglage n'est pas commode à trouver : trop près de Philo, on perd de vue Actu. Trop près d'Actu, on est noyé dans le flux. Il convient donc de fabriquer constamment des points de vue

adaptés, des styles qui conviennent, éventuellement des publications adéquates. L'un des efforts les plus originaux, dans ce domaine, ces dernières années a été fourni par Yves Charles Zarka. Cet universitaire, spécialiste de philosophie politique, éditeur et commentateur de Hobbes, notamment, a consacré une part importante de son activité, ces dernières années, au renouvellement des approches philosophiques des questions d'actualité.

C'est ainsi qu'on l'a vu créer une collection intitulée « Interrogation philosophique », qui s'attache à éclairer des questions comme la laïcité, la tolérance ou le terrorisme, mais aussi la revue *Cités*, qui se donne pour objectif une nouvelle approche des faits de société et des perplexités de notre époque. Relire aujourd'hui ses éditoriaux, formant une suite de réflexions intempestives de philosophie et de politique, permet de prendre la mesure d'un parcours original, à la fois cohérent et divers. Sans doute son approche des points

les plus controversés de l'actualité fera-t-elle trépanner quelques bonnes âmes ultra. Considérer, par exemple, que le 11-Septembre ouvre un nouvel âge de la guerre, que le terrorisme n'annonce pas la démocratie, que Carl Schmitt est un penseur nazi et qu'il faut, contre Heidegger, reconstruire un nouvel humanisme, ce n'est pas partout très tendance. Prendre au sérieux le rôle des chansons, résister à l'éloge convenu de la pornographie, se méfier de la logique du produit qui envahit la culture, ce n'est pas non plus consensuel.

Moralité : quand Philo rencontre Actu, il arrive qu'elles ouvrent les fenêtres. Objectif : résister aux asphyxies. Quitte à provoquer des remous.

RÉFLEXIONS INTEMPESTIVES DE PHILOSOPHIE ET DE POLITIQUE d'Yves Charles Zarka.

PUF, « Interrogation philosophique », 178 p., 19 €.

Deux ouvrages importants sur la politique antisémite de l'Etat français en 1940-1944

Vichy, auxiliaire du génocide

Après les trois volumes pionniers de Joseph Billig sur le Commissariat général aux questions juives (CGQJ), publiés entre 1955 et 1960, et la synthèse de Robert Paxton et Michaël Marrus, *Vichy et les juifs* (Calmann-Lévy, 1981), sur la politique antisémite de l'Etat français, Laurent Joly reprend le lourd dossier du CGQJ, en ne laissant dans l'ombre aucun recoin d'une institution pourtant difficile à caractériser, à travers une somme appelée à faire date.

Si, dès l'été 1940, des lois xénophobes visent prioritairement les juifs, sans les nommer, c'est avec le statut adopté le 3 octobre 1940 que le gouvernement de Vichy s'autorise une politique antisémite en adéquation avec son projet idéologique. Six mois plus tard, en mars 1941, la création par Vichy du CGQJ, conformément au vœu de l'occupant, change la donne. Désormais, politiques allemande et française se rejoignent, avec pour cible commune les juifs « étrangers » et pour opérateur unique le CGQJ. Tout un arsenal législatif est mis en œuvre en 1941, radicalisant la politique antisémite de l'Etat français sans parvenir à la détacher de l'influence allemande.

Selon Joly, l'opposition classique entre les antisémitismes vichyssois – « modéré » et non « racial » – et nazi – par essence « exterminateur » – empêche, en effet, de voir que les dirigeants de l'Etat français arrêterent, dès ce printemps 1941, une position intermédiaire tendant à livrer aux nazis, dont nul n'ignorait l'antisémitisme mortifère, les juifs étrangers, jugés « indésirables ». Il réfute la distinction commune entre la période Vallat (mars 1941-mai 1942), caractérisée par un « antisémitisme d'Etat » rival de la politique nazie, et l'ère Darquier de Pel-

lepoix (mai 1942-février 1944), marquée par un antisémitisme collaborationniste au service de la Gestapo. La seule différence fut de méthode, Vallat s'appuyant sur Vichy vis-à-vis des Allemands et Darquier sur les autorités occupantes pour faire ployer Vichy.

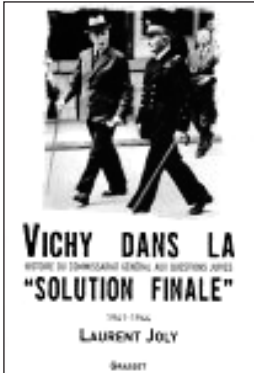
A dater de l'été 1942, avec le secrétaire général à la police René Bousquet, Laval développe un antisémitisme « gouvernemental » qui supprime celui du CGQJ, qui n'en demeure pas moins une administration légitime au même titre que les autres avec les pouvoirs étendus que lui confère sa soi-disant compétence pour ce qui touche aux juifs.

A la Libération, le bilan est dramatique avec 50 000 procédures d'aryanisation engagées, plus de 2 000 personnes interdites d'exercice d'une profession libérale et plus de 75 000 juifs de France déportés vers les camps d'extermination. Au-delà des chiffres, les juifs ont été rendus vulnérables par une extrême fragilisation sociale et économique. Ils ont aussi été soumis à un climat permanent de peur attisé par la police du CGQJ, où sévissaient d'ardents antisémites volontiers cruels.

L'épuration menée à la Libération parmi les 2 500 agents salariés par le CGQJ entre 1941 et 1944 fut clémente. La passionnante analyse de l'état d'esprit et des motivations de ce personnel fait pourtant apparaître son lot d'oppo-

tunistes et de fanatiques. La typologie, incarnée par des itinéraires individuels, que dresse l'auteur – de l'antisémite légaliste à l'antisémite crapuleux en passant par le fonctionnaire zélé et imbu de l'« esprit maison » – est éclairante. A côté du petit personnel, volatil et mal rétribué, le CGQJ abrita un noyau dur de 750 personnes qui agissent en auxiliaires efficaces de la politique génocidaire des nazis.

En complément de l'étude de Laurent Joly, il faut lire le travail très neuf de Tal Bruttman. Cet exercice de « micro-histoire à partir de l'exemple isérois » ne concerne ni le CGQJ ni les dirigeants politiques et les hauts fonctionnaires, mais les milliers d'agents publics à l'ouvrage dans l'administration entre 1940 et 1944. Etayée sur une connaissance approfondie des archives iséroises et nationales, la démarche est originale parce qu'elle place en son centre les documents administratifs, qui sont ici lus pour ce qu'ils sont avant tout : le reflet du fonctionnement de l'administration et le résultat du travail routinier d'agents publics. Elle est stimulante parce que, au-delà du CGQJ, qui cristallise la représentation de l'antisémitisme de Vichy, elle met en évidence le maillage institutionnel qui servit l'Etat et appliqua la législation, avec des pouvoirs et des attributions dépassant grandement dans certains domaines ceux du CGQJ.



VICHY DANS LA « SOLUTION FINALE » Histoire du Commissariat général aux questions juives (1941-1944) de Laurent Joly.

Grasset, 1 020 p., 35 €.

En décryptant le langage administratif, Tal Bruttman montre que ce sont aussi des comportements individuels, à tous les degrés de la pyramide, qui, en conjuguant leurs effets, permirent à l'Etat de mener une politique antisémite. Au sein de la préfecture de l'Isère, aucun bureau spécifique ne fut créé pour effectuer les tâches que supposait la traque des juifs, chaque service existant intégrant cette norme administrative inédite qu'était l'antisémitisme. L'apparition spontanée et prestement généralisée, sans instructions venues d'en haut, de la « mention de la race » dans les rapports individuels témoigne de la facilité avec laquelle l'antisémitisme s'agrégea aux normes administratives établies. Les seules récriminations officielles de l'administration à l'endroit des procédés brutaux et arbitraires des Allemands dont l'auteur ait retrouvé trace tenaient dans le rappel de la nécessité d'une stricte observance des règles en vigueur.

C'est donc « un antisémitisme quotidien, consciencieux », celui d'agents ordinaires en poste ordinaire, qui est scruté et mis en lumière. Il y eut, bien sûr, aussi des comportements résistants dans l'administration. Tal Bruttman, tout en expliquant pourquoi ils ne sont pas aisés à repérer et à authentifier, en donne quelques exemples. Un beau travail qui ouvre de prometteuses perspectives. ■

LAURENT DOUZOU

AU BUREAU DES AFFAIRES JUIVES L'administration française et l'application de la législation antisémite (1940-1944) de Tal Bruttman

La Découverte, 290 p., 22 €.

ZOOM



WEHRMACHT ET PROSTITUTION SOUS L'OCCUPATION, d'Insa Meinen Encadrée, réglementée, contrôlée : sous l'Occupation, la sexualité des

soldats allemands a littéralement obsédé les dirigeants de la Wehrmacht. Pour préserver l'image d'une armée disciplinée et correcte, éviter les liaisons dangereuses avec des Françaises mal intentionnées, et empêcher la propagation des maladies vénériennes, ils n'ont cessé d'encourager leurs hommes à fréquenter les maisons closes qui leur étaient spécialement réservées. La contrepartie : une répression sévère de la « prostitution non contrôlée ». Des centaines de prostituées françaises soupçonnées de vendre leur corps en dehors de ces maisons closes ont ainsi été enfermées à l'hôpital, en prison, voire dans des camps d'internement. C'est ce « maquillage administratif », auquel Vichy a activement participé, que restitue l'historienne allemande Insa Meinen dans cette étude solidement documentée. T. W. Traduit de l'allemand par Beate Husser. Payot, 384 p., 25 €.

LA RÉSISTANCE SANS DE GAULLE, de Robert Belot Contre une histoire « gaullocentrique » de « la » Résistance, Robert Belot ressuscite les « résistances » qui se sont affirmées « hors du gaullisme, voire contre lui ». En soi, l'idée directrice – « la Résistance est un phénomène intrinsèquement fractal qui naît dans la dispersion, hors de tout plan d'ensemble, à partir d'une multitude de décisions individuelles qui vont tenter peu à peu de faire coagulation » – n'est guère originale. Mais l'ouvrage a pour mérite de raconter de façon synthétique – ambition suffisamment rare pour être signalée – l'histoire de la Résistance non gaulliste, jusqu'à son incapacité à se transformer en force politique après la Libération. T. W. Fayard, 682 p., 28 €.

Signalons, à l'heure où Robert Belot interroge une Résistance sans de Gaulle, la reprise du *De Gaulle et Roosevelt* (Perrin, « Tempus », 544 p., 10,50 €), de François Kersaudy dans la collection qui accueillait dès 2003 son *De Gaulle et Churchill*. Après la « mesentine cordiale », le « duel au sommet »... « Roosevelt est fou, Churchill est un gangster », pestait le chef de la France libre, tenu par l'hôte de la Maison Blanche pour « un fanatique ». C'est dire si la peinture de ces rapports humains dévoile un fossé dans les représentations nationales et interroge encore les différends sensibles des relations franco-américaines.

L. DO.

La description d'une microsociété incapable d'assumer ses responsabilités

Quand les épurés tenaient salon à Fresnes

VICHY EN PRISON Les épurés à Fresnes après la Libération de Bénédicte Vergez-Chaignon

Gallimard, « La Suite des temps », 432 p., 24,90 €.

Auteur en 2001 d'une biographie de Bernard Ménétrel, médecin du maréchal Pétain dont il fut, à Vichy, l'éminence grise (Perrin), Bénédicte Vergez-Chaignon avait entrevu, en le pistant à la prison de Fresnes en 1945 où il était incarcéré pour intelligence avec l'ennemi, que les dignitaires de la collaboration et de Vichy y

avaient mené une vie très éloignée de l'image de confinement en cellule que suggère d'ordinaire l'évocation d'un établissement pénitentiaire. Intriguée, elle a mené l'enquête, au-delà des murs de Fresnes, brossant le tableau d'une microsociété vaincue mais nullement convaincue de ses torts.

Stupeur d'avoir à rendre des comptes, volonté de minimiser sa responsabilité et d'exciper de services rendus à la Résistance, telles sont les lignes de force des plaidoyers des épurés qui, par-delà divergences et haines recuites, communient dans un antigaulisme forcené, un anticommunisme viscéral, un antisémitisme intact et une

inextinguible haine des résistants. Ils se repaissent de chiffres gonflés et de récits outranciers qui fabriquent la légende noire de l'épuration.

Regroupés au dernier étage du grand quartier de Fresnes, leurs cellules ouvertes plusieurs heures par jour, les justiciables de la Haute Cour de justice, mieux lotis que le menu fretin, vont et viennent à leur guise, se reçoivent, tiennent salon. Dans les procédures d'instruction, ils se ménagent et s'entraident le plus souvent. Ils ne manquent ni d'habileté ni de morgue, tel René Bousquet qui, à l'en croire, n'aurait en somme dirigé la police que pour en contrecarrer l'action !

S'il a fallu à l'historienne « surmonter une répulsion de la sensibilité pour se mettre au travail sur ce sujet », le résultat donne excellemment à voir les conditions de vie et l'état d'esprit d'une cohorte qui se réduisit vite au gré des lois d'amnistie, remises de peine, grâces, libérations. Il y avait, en 1948, dans les prisons françaises, 16 200 condamnés des cours de justice. Il en restait 2 000 en 1952 et 19 en 1958. Les tout derniers furent libérés en 1964 quand intervint la prescription. Ainsi s'achevait la phase carcérale de l'épuration que cet ouvrage restitue de façon vivante et claire. ■

L. DO.

Le journal de Benjamin Schatzman, un témoignage unique Cristallisation de l'internement

JOURNAL D'UN INTERNÉ Compiègne – Drancy – Pithiviers. 12 décembre 1941-23 septembre 1942 de Benjamin Schatzman

Présenté par Evry Schatzman et Ruth Schatzman. Fayard, 736 p., 25 €.

Né en Roumanie en 1877, Benjamin Schatzman bourlingua beaucoup, de la Palestine à la Nouvelle-Zélande, avant de s'établir en France en 1905. Naturalisé deux ans plus tard, il devint chirurgien-dentiste et fit la Grande Guerre.

Le 12 décembre 1941, le destin de cet homme de 64 ans bascula quand il fut arrêté à Paris lors de la rafle dite « des notables » juifs. Le lendemain, il était interné au camp juif de Royallieu. Après de multiples transferts au camp de Drancy, à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, il fut déporté vers Auschwitz, où il mourut.

Placé dans une situation à laquelle rien ne l'avait préparé, cet homme cultivé dont la vie était régie par des principes forts tint jusqu'au 30 août 1942 un journal que son épouse put sauvegarder, tout comme les lettres qu'il rédigea pendant son internement. Le tableau que dressent ces écrits fait froid dans le dos.

Benjamin Schatzman écrit beaucoup dans l'attente d'une hypothétique libération à laquelle il crut longtemps. Il consigna minutieusement la quotidienneté de l'internement. A le lire, on prend la mesure de l'extrême souffrance morale des internés comme des effets déléterés d'une promiscuité difficile à vivre. On voit aussi comment il lutta pour tenir physiquement, s'auscultant et se soignant comme il pouvait, non sans noter lucidement : « Quelle tristesse tout de même d'être réduit à penser jour et nuit à la santé et à la mangaille ! On est ramené à l'état mental d'un vulgai-

re animal. » On voit surtout à quel point l'écriture lui servit de thérapie : « Cela me donne une impression de soulagement quand j'extériorise l'agitation mentale et affective de mon être. »

Mais, en livrant son expérience inouïe, Benjamin Schatzman visait un autre but : « Toutes les impressions que je fixe sur le papier seraient oubliées si j'avais attendu à plus tard pour les communiquer. Elles n'ont d'autre intérêt que la cristallisation d'un événement important de ma vie, et tout ce qui se passe avec moi, en moi, pendant que je suis loin et qu'on se demande ce que je fais, comment je vis et dans quel état je suis. » Il a réussi au-delà de ses espérances. En décrivant le calvaire qu'il endura, Benjamin Schatzman fait pénétrer le lecteur dans un univers qui se dérobe d'ordinaire au regard. Un témoignage d'une inestimable valeur. ■

L. DO.

Une révélation : le « Journal de guerre » de Valentin Feldman La résistance d'un intellectuel

JOURNAL DE GUERRE, 1940-1941 de Valentin Feldman

Edition établie par Léone Teyssandier-Feldman et Pierre-Frédéric Charpentier. éd. Farrago, 348 p., 25 €.

Valentin Feldman a trente-trois ans lorsqu'il est exécuté au Mont-Valérien, le 27 juillet 1942. Avant de tomber, il lance à ses bourreaux cette invective, qui a été placée en sous-titre de la première édition de son *Journal* : « Imbécile, c'est pour vous que je meurs ! » La phrase fera date. Maurice Schumann la citera au Sénat en 1997. Avant lui, Louis Parrot, Claude Roy, José Corti, Jean-Paul Sartre et... Jean-Luc Godard (dans un court métrage en 1988) se souviendront du défi superbe qui appartient à la mémoire de la Résistance. Il est parfaitement à l'image de ce surprenant journal,

véritable révélation comme le fut celui de Boris Vildé.

Né à Odessa en 1909 dans une famille juive bourgeoise, Valentin Feldman débarque en France en 1922. Exceptionnellement doué (sauf en grec ancien !), il fait ses classes de philosophie au début des années 1930, se lie avec Victor Basch et publie en 1936, chez Alcan, son premier (et seul) essai, *L'Esthétique française contemporaine*. L'année suivante, il entre dans le cercle des jeunes intellectuels du Parti communiste. Il rencontre Jacques Soustelle, Maurice Schumann ou encore Gaston Bachelard. Il croisera aussi Simone de Beauvoir et Sartre. En août 1939, le pacte germano-soviétique le désespère. Il « pleurerait comme un enfant », rapporte José Corti.

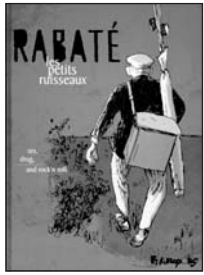
C'est au début de 1940 que commence le *Journal* de Valentin Feldman. Engagé volontaire, il est basé à Rethel (Aisne). Six mois se passent là, dans l'ennui

et l'inaction forcée. Le 31 juillet, il est démobilisé, puis nommé professeur à Dieppe. En octobre, le premier statut des juifs est promulgué. Il divorce pour protéger sa femme et sa fille. Quelques mois plus tard, il est révoqué. Le *Journal* s'interrompt à la fin de 1941. En janvier 1942, il brise la vitrine d'un photographe qui exposait des portraits de soldats allemands à Rouen. Il est arrêté quelques jours plus tard, et transféré à Fresnes, torturé, puis sommairement jugé. Il refuse de demander grâce.

Certes, les circonstances historiques sont présentes, commentées, mais ce *Journal* vaut surtout par l'admirable liberté d'esprit et la force de conviction, par l'aisance de la langue et le bouillonnement philosophique qui habitent le jeune homme. Une sorte d'urgence de penser transcende l'impuissance et l'ennui, se fait elle-même action. ■

P. K.

ZOOM



LES PETITS RUISSEAUX, de Pascal Rabaté
Pierre est retraité. Avec son ami Edmond, il taquine le brochet. Boit un coup au « Penalty », le bar du village. Laisse aller, sans envie, les derniers chapitres de sa vie. Et puis Edmond meurt. Pierre hérite de sa collection de tableaux inspirés de photos de *Playboy*. Fuit le long des routes dans sa petite voiture rouge, tente de s'évader dans un faux suicide. Séjourne dans une communauté d'anciens babas, fume un peu, fait l'amour avec une « jeunesse ». Et Pierre revit, s'amusant en les

détournant des slogans de la jeunesse : sexe (« on fera ce qu'on pourra »), drogue (« surtout contre le cholestérol ») et rock'n roll (« je suis meilleur en musette »). Pascal Rabaté a dessiné en couleur directe cette histoire d'un vieil homme qui ne renonce ni à s'amuser ni à aimer. Un récit émouvant, frais comme un petit vin de pays, débordant d'espoir et de gravité enjouée. Ed. Futuropolis, 96 p., 15,90 €.

PAPY PLOUF, de Martin Veyron

Sur le pont du paquebot *L'Espoir des mers*, il y a presque toutes les castes sociales : de riches retraités bien décidés à jouir de leurs fonds de pension, un « pacha » frappé par la maladie d'Alzheimer, des dames bronzées et siliconées prêtes à se débarrasser de leur vieil époux encombrant, des cadres licenciés qui se déguisent en pirates et se lancent dans un abordage pitoyable, un équipage partagé entre veulerie et ambition... et même un tsunami. Tout à son art de dynamiter les codes et les statuts grâce à des dialogues et des rebondissements aussi burlesques qu'imprévisibles, Martin Veyron donne sa version de *La croisière s'amuse*, en forçant un trait qui, pour être hilarant, n'en est pas moins un sérieux et salutaire pied de nez aux tenants de la comédie sociale. Albin Michel, 56 p., 13,90 €.



CHELSEA IN LOVE, de David Chelsea

De Portland (Oregon) à New York, deux villes entre lesquelles il fait de fréquents allers et retours, symboliques de son incapacité à s'engager, David, illustrateur branché des années 1980, s'épuise à aimer plusieurs filles. Il y a une Minnie, grande brigue blonde dont il se croit amoureux mais qui le fait tourner en bourrique, Vera et Paprika, avec qui il vit des instants d'amitié amoureuse, pimentés d'érotisme joyeux ou torride (au choix). Mais il y a aussi ses sœurs, ses copains, les joints et la musique... Cette chronique en

noir et blanc des amours mouvementées d'un jeune homme rarement en colère est aussi une galerie de portraits de jeunes Américaines dont les sentiments vont souvent de pair avec le pragmatisme. Ed. Ça et Là, 190 p., 21 €.

BANLIEUE BLANCHE, BANLIEUE ROUGE, d'Annie Goetzinger et Pierre Christin

C'est la « forteresse » Renault de l'île Seguin qui tient le rôle principal de ce nouvel épisode d'« Agence Hardy ». Edith Hardy et son adjoint Victor y enquêtent sur le vol d'une maquette sans doute passée à la concurrence américaine, déjà. Directeurs et cadres de Renault côtoient avec une distance toute paternaliste des ouvriers fiers de leur spécialité mais méfiants vis-à-vis des cheffillons et des « jaunes ». Au rythme de la fabrication à la chaîne des 4-chevaux et des déjeuners dans les jardins ouvriers, Annie Goetzinger et Pierre Christin font revivre le Billancourt de la fin des années 1950, en s'aidant d'une documentation sans failles et d'un dessin qui réussit à donner vie à une toilette féminine, à la beauté d'un prototype ou au vacarme d'un atelier. Dargaud, 48 p., 9,80 €.

LE PAYS DES CERISIERS, de Fumiyo Kouno

Bien qu'originaire d'Hiroshima, la famille de Fumiyo Kouno n'a pas été touchée par le drame de 1945. La jeune auteure s'est toutefois lancée dans un récit, en trois chapitres discrètement articulés, autour des conséquences de la catastrophe nucléaire et des questions que se posent les survivants et leurs descendants. Elle raconte l'éveil à l'amour, et son issue dramatique, d'une jeune victime de la bombe A, Hirano Minami, en 1955, puis, trente ans plus tard, suit Nanami, une fillette intriguée par la quête mémoriale de son père. A la fois violent et empreint de douceur, ce manga dessiné sobrement vaut par ses dialogues comme par la lumière tenue qu'il jette sur la vie sociale nipponne. éd. Kana, 104 p., 10 €.

Sélection réalisée par Yves-Marie Labé

Dans les « maisons de joie » des Années folles

La BD au bordel

MISS PAS TOUCHE
Tome I : *La Vierge du bordel*
de Hubert et Kerascoët.

Dargaud, « Poisson-Pilote », 48 p., 9,80 €.

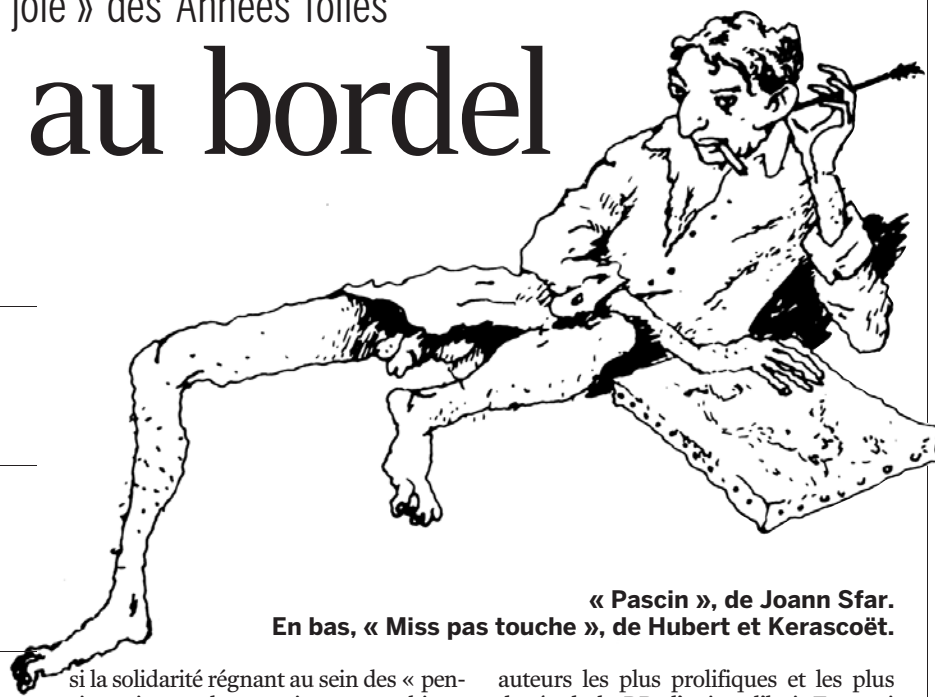
PASCIN
de Joann Sfar.

L'Association, 186 p., 23 €.

Le Bal des chimères
Tome II : *Labyrinthes*
de Nelly Moriquand et Fabien Lacaf.

Albin Michel, 56 p., 13,90 €.

Les Années folles avaient aussi leurs tueurs en série, réels ou inventés. Dans *Miss Pas Touche*, le « Boucher des guinguettes » surine et mutile des jeunes femmes qui s'aventurent sur les bords de Marne, avec une prédilection pour les prostituées. Pour découvrir celui qui a assassiné sa sœur Agathe, Blanche, petite bonne aux allures de Sainte-Nitouche, entre dans un bordel parisien, le Pompadour. Intouchable, celle que les clients surnommeront rapidement la « vierge d'acier » découvre les jalousies mais aus-



« Pascin », de Joann Sfar.
En bas, « Miss pas touche », de Hubert et Kerascoët.

si la solidarité régnant au sein des « pensionnaires », les caprices masochistes des clients, les amours saphiques, les punitions infligées par des sous-maîtresses hommages et les cachots. Sans céder au graveleux ni tomber dans la facilité du détail historique, le scénariste Hubert offre un tableau vraisemblable et documenté de la vie quotidienne dans les « maisons de joie » du début du XX^e siècle, tandis que le couple de dessinateurs Marie et Sébastien, unis par le patronyme de Kerascoët, joue d'une agilité de trait qui n'est pas sans rappeler le style inspiré de Joann Sfar. C'est sans doute une forme d'hommage à l'un des

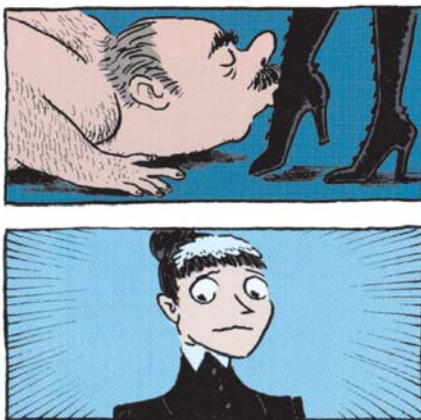
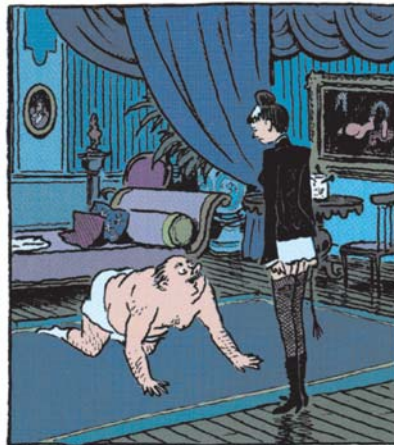
auteurs les plus prolifiques et les plus doués de la BD d'aujourd'hui. Et aussi un clin d'œil, Joann Sfar s'étant aussi intéressé aux filles de joie des Années folles en contant la vie de Jules Pascin, figure de l'Ecole de Paris et du Montmartre des années 1920.

Des critiques baptisèrent Pascin du surnom de « maquereau de la peinture » tant son art dut à la fréquentation des femmes de petite vertu. Mais ce ne sont pas les seuls personnages qui traversèrent la vie de Pascin et la fresque qu'en a tirée Joann Sfar, avec une liberté de ton et de trait qui redouble le plaisir de lire. On y croise des collectionneurs de tableaux avides, des péripatéticiennes fardées comme des fillettes qui rêvent que l'homme d'une nuit les aimera « toute la vie ». On y entend les souvenirs de Pascin, l'enfant juif et pauvre de Bulgarie et de Russie, ses délires d'artiste et ses provocations d'homme blessé et de peintre suicidaire – il s'ouvrira les veines, en 1930, à l'âge de 45 ans, la veille d'une exposition de ses œuvres –, expliquant pêle-mêle : « Quand j'ai dessiné une fille, je n'ai plus envie de la sauter », ou : « Je n'ai plus aucune ambition, j'ai trop mesuré l'inutilité de tout »...

Fruit de la demi-douzaine de livres que Sfar consacra entre 2000 et 2002 à la vie « bordélique » mais intensément créatrice de ce peintre maudit, ce *Pascin* ambitieux et torrentueux vaut toutes les monographies. Entre bistrots et fêtes, le corps, le sexe et l'art y exultent, au grand dam de la bonne société des années 1920 et de l'Académie.

Plus classique est la trame du *Bal des chimères*, de Fabien Lacaf et Nelly Moriquand. En 1900, un colonel enquête avec une belle aristocrate sur des meurtres perpétrés dans une caserne-citadelle du Queyras. Un schéma classique, mais qui offre de jolies scènes comme celle de ce bordel où le rouge des uniformes laisse des traînées de sang sur les dentelles des courtisanes. ■

Y.-M. L.



Enki Bilal publie le troisième tome du « Sommeil du monstre »
Rendez-vous en 2026

Alors qu'il vient d'être mis en vente, *Rendez-vous à Paris*, troisième tome de la tétralogie « Le Sommeil du monstre », d'Enki Bilal, pulvérise déjà les records de vente. Ce *Rendez-vous*, c'est celui que se sont fixé, en 2026, ses trois héros, Nike Hatzfeld (nom choisi en hommage à Jean Hatzfeld, qui couvrit la guerre en ex-Yougoslavie pour le journal *Libération*), Leyla Mirkovic et Amir Fazlagic – trois noms pour trois confessions qui cohabitaient autrefois, dans la Yougoslavie de Tito. En attendant la quatrième protagoniste, la Rus-

se Sacha, jeune épouse d'Amir, qui devrait intervenir en icône ex-communiste dans le quatrième volume à paraître en 2007 chez le nouvel éditeur d'Enki Bilal, Casterman, qui remplace Les Humanoïdes associés. Dans ce *Rendez-vous*, Enki Bilal, comme à l'accoutumée, entraîne le lecteur dans le dédale de ses obsessions – le totalitarisme, l'emprise médiatique, les technologies... Surtout, il entrelace l'histoire de son trio imaginaire, né en 1993 dans la même maternité de Sarajevo, avec des personnages réels, dont Olga Sucic et Suada Dilbekovic, pre-

mières victimes de la guerre qui embrasa la Bosnie de 1992 à 1996, ou avec ses souvenirs d'enfance – l'hôtel Moskva de Sarajevo ou le mythique club de foot, le Red Partizan de Belgrade. Malgré la perte de repères et d'ancrages, le lecteur est ravi. Car ce récit tentaculaire, immergé dans une impressionnante ambiance de fin du monde, est éclairé par le dessin d'Enki Bilal, mine de plomb rehaussée d'acrylique et de pastel, inscrit dans des perspectives à faire pâlir un Prix de Rome. Les passionnés se rendront compte de l'évolution des travaux d'Enki Bilal en lisant *Nouvel Etat des stocks*, recueil de ses illustrations, croquis, portraits et décor, de l'album *La Croisière des oubliés* jusqu'au film *Immortel* (Casterman, 184 p., 39,95 €). Par ailleurs, la galerie Christian Desbois expose trente œuvres originales de *Rendez-vous à Paris*, du 3 juin au 8 juillet (de 14 à 18 heures, 14, avenue de La Bourdonnais, 75007 Paris). ■

Y.-M. L.

Rendez-vous à Paris, d'Enki Bilal, Casterman, 72 p., 13,95 €.

Une biographie intime du « père » de Corto Maltese
Hugo Pratt, citoyen du monde

HUGO PRATT, LA TRAVERSÉE DU LABYRINTHE, de Jean-Claude Guilbert.

Presses de la Renaissance, 504 p., 24,50 €.

Il disait de lui-même qu'il était un « mélange d'Omar Khayyam, de Sindbad le Marin et d'Henri de Monfreid » qu'il avait rencontré en Ethiopie, en 1939. Hugo Pratt disait aussi : « J'ai treize façons de raconter ma vie, et je ne sais pas s'il y en a une de vraie »...

L'écheveau des fils de sa « vraie » vie, Jean-Claude Guilbert les débrouille à sa manière, celle d'un ami au long cours et d'un confident patient et attentif, en lui consacrant cette formidable et volumineuse « biographie illustrée », *La Traversée du labyrinthe*, titre qu'Hugo Pratt, grand lecteur de Borges, n'aurait sans doute pas renié.

Les admirateurs de Corto Maltese et de son « père » en littérature et en songeries s'étaient autrefois précipités sur *Le Désir d'être inutile, souvenirs et réflexions*, recueil d'entretiens que l'auteur des pérégrinations

historico-romantiques du marin maltais eut avec Dominique Petitfaut, il y a quinze ans. Ils liron sans doute, avec la même passion dévorante, cette fresque dense, intimement romanesque, nourrie de cinq chapitres aux allures de « parcours », fourmillant de souvenirs sur la vie d'Hugo Pratt et de digressions sur son œuvre.

Le seul énoncé du triptyque fondateur, tant littéraire que graphique, d'Hugo Pratt – *Les Celtiques, Les Ethiopiennes, Les Helvétiques* – suffit à en dire le caractère cosmogonique et cosmopolite. Le Graal y côtoie les rites soufis et Héliodore d'Emèse tutoie Robert-Louis Stevenson, l'auteur de *L'Île au trésor* ayant été, avec Homère, une des premières lectures du jeune Pratt.

De l'Italie où il naquit (dit-il...) en 1927, sur le Lido de Ravennes, à la Suisse où il s'est éteint en 1995 près du lac Léman, Hugo Pratt n'a cessé de voyager, physiquement, intellectuellement et spirituellement. Enfant, il vécut en Abyssinie, où il rencontra bien plus tard Jean-Claude Guilbert, alors grand reporter à *Planète* (celui de Louis Pauwels) puis réalisa-

teur du bien nommé *Magazine de l'aventure* pour TF1, avant que la chaîne ne fût privatisée. De cette enfance dans la corne de l'Afrique, Pratt a hérité le sens de l'errance, physique et intellectuelle.

La première le mènera sur la plupart des continents, en Europe et en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Asie centrale et dans le Pacifique. La seconde fut tout aussi féconde. « *Homme aux 30 000 livres* », Pratt avoua un jour quatorze auteurs favoris – Rimbaud, Kipling, Coleridge ou Jack London, pour ne citer que les plus connus –, dont il intégra souvent les personnages et les mots, comme autant de signes ou d'arcanes, dans son œuvre. La variété de ses inclinations littéraires (que Jean-Claude Guilbert cite et explicite, notamment dans un vertigineux appareil de notes) donne le tournis, Pindare voisinant avec Giorgio Baffo, Paul Valéry avec Kenneth Roberts... De quoi mieux comprendre les mots d'Umberto Eco : « *Quand je cherche à me détendre, je lis un essai d'Engels, quand je veux quelque chose de sérieux, je lis Corto Maltese*... » ■

Y.-M. L.

Le festival Etonnants voyageurs a lieu du 3 au 5 juin A Saint-Malo, au rendez-vous de la « littérature-monde »

A l'origine d'un succès, il y a toujours un malentendu. Lorsque Michel Le Bris lance en 1990 Etonnants voyageurs à Saint-Malo, il était loin de s'imaginer que, seize ans plus tard, ce festival prendrait l'ampleur qu'il a aujourd'hui et deviendrait, après le Salon du livre de Paris, la plus importante manifestation de mise en scène de la littérature mondiale sur le territoire hexagonal.

Du samedi 3 juin au lundi 5 juin, plus de 50 000 personnes sont attendues dans la cité des corsaires, pour assister à plus de deux cents rencontres, expositions, projections et venir découvrir 190 auteurs – des écrivains, mais aussi des réalisateurs de cinéma, des passionnés de la mer et de la montagne, des slameurs, etc.

Au programme, cette année, une dizaine d'expositions, dont l'une consacrée à Hugo Pratt, une intitulée « Made in India » et une sur « Les cavaliers ». Des acteurs comme Ariane Ascaride, Jacques Bonnaffé, Emmanuelle Devos liront des textes. Du côté des films, un hommage sera rendu au journaliste Christophe de Ponfilly.

« Je n'ai jamais dit que c'était un festival d'écrivains voyageurs. Le mot s'est trouvé lancé comme ça, en référence à Baudelaire », se défend presque aujourd'hui Michel Le Bris. Selon lui, ce serait un contresens de croire que « la littérature exotique est la principale source d'inspiration de ce festival, alors que ce qui en constitue la matrice, c'est la littérature qui dit le monde tel qu'il est aujourd'hui ».

Les aventuriers des mots et des voyages, comme Nicolas Bouvier, remis au goût du jour par Etonnants voyageurs, ou Jacques Lacarrière, décédé en 2005, auquel une soirée entière est consacrée et à qui cette seizième édition est dédiée, ont toute leur place ; mais Alvaro Mutis, Jim Harrison, James Crumley, Francisco Coloane, auteurs eux aussi célé-

brés à Saint-Malo, ne sont pas, en revanche, des écrivains voyageurs.

La France manquait d'un lieu où puissent se réunir « tous les petits-enfants de Stevenson et de Joseph Conrad, mais aussi tous les marginaux de la littérature ». C'est d'ailleurs grâce à la réalisation d'une exposition sur *Le Maître de Ballantrae* que Michel Le Bris, avec l'aide de René Couanau, maire (UMP) de Saint-Malo, a lancé l'aventure d'Etonnants voyageurs. Lui l'ex-mao, grand jeteur de pavés en 1968, qui a même fait huit mois de prison, en lieu et place de Jean-Paul Sartre, pour avoir accepté la codirection de *La Cause du peuple*.

« Processus d'hybridation »

« Nous sommes la dernière génération de marxistes érudits, explique-t-il. Le climat de cette époque était bizarre. J'étais clairement plus littéraire que tous mes petits copains. J'étais aussi bien passionné par les reportages à l'américaine façon Norman Mailer que par le romantisme allemand. »

Dans la foulée, chacun est parti de son côté. A l'écart des modes littéraires, Michel Le Bris, inspiré notamment par l'esprit de la revue britannique *Granta*, a souhaité « sortir de sa bulle et se frotter au monde ». Laissant « le discours avant-gardiste d'un côté, et le discours du nombril de l'autre, car le monde ne se résume pas à un divan de psychanalyste », il a choisi comme nouveaux horizons et pour ligne de crête « une littérature aventureuse, voyageuse, ouverte sur le monde et soucieuse de le dire ». Ce sont les mots mêmes de son premier éditorial qui servent en quelque sorte de manifeste aujourd'hui.

Pour la 17^e édition, le thème retenu est « Orients rêvés, Orients réels ». Selon son concepteur, « il ne s'agit pas d'une zone géographique précise, mais d'un pays imaginaire. L'Orient, c'est ce que l'Occident a inventé comme son autre et son ailleurs, c'est celui qui fascine et

qui fait peur ». Aujourd'hui, les deux mondes se sont interpénétrés : « L'Orient est entré en Occident et vice versa. Les écrivains indiens sont au cœur du processus de création littéraire et diffusent leur production au reste du monde. » D'après Michel Le Bris, « il est en train de se reproduire ce qui s'est passé avec les auteurs américains, juste après guerre. L'Amérique de demain se situe là-bas. »

« Ce sont ces jeunes auteurs qui pulvérisent et renouvellent le roman contemporain » : Tarun Tejpal, auteur de *Loin de Chandigarh* (Buchet-Chastel), Suke-tu Mehta, *Maximum City* (Knopf), Rana Dasgupta, *Tokyo : vol annulé* (Buchet-Chastel), qui prend un aéroport comme métaphore du monde actuel, ou encore Pico Iyer, auteur de *L'Homme global*, publié chez Hoëbeke.

Comme Salman Rushdie ou Kazuo Ishiguro, tous ces écrivains ont pour caractéristique d'« être au cœur d'un processus d'hybridation à partir d'une base occidentale et d'être les représentants d'une culture métisse ». Ils incarnent « l'extrême diversité du village global littéraire », et ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la « World Fiction », cette « littérature-monde » que Michel Le Bris contribue à célébrer. Déjà en 1993, Etonnants voyageurs avait mis en avant ce concept. Or, constate Michel Le Bris, « nous ne nous sommes pas trompés sur les auteurs qui émergent à cette époque. Ils sont tous devenus des écrivains confirmés depuis ».

La littérature de langue française est elle aussi directement concernée par ce mouvement. Le festival Etonnants voyageurs de Bamako (Mali), qui existe depuis 2001, en est une des expressions. Il a permis à des écrivains africains comme Alain Mabanckou, Fatou Diome, Ken Bugul de se faire connaître d'un plus large public. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

www.etonnants-voyageurs.com

Toni Morrison, impératrice noire

Bill Clinton, une fois n'est pas coutume, est arrivé à l'heure. « Je suis noir et elle fait de la politique... Elle est donc ma sœur et nous sommes dans le même business ! » Fier de sa blague, ovationné par le public, Clinton lance un regard enjoué et tendre en direction de Toni Morrison, venue célébrer ce vendredi 26 mai, au Time Warner Center de New York, ses 75 ans. Celui qui, d'après la romancière, fut « le premier président noir des Etats-Unis parce qu'il rassemblait sur sa personne tous les traits de la "noirceur" : pauvre, milieu ouvrier, famille monoparentale brisée, sudiste, amoureux du saxophone et du McDonald », évoque alors l'impact spirituel que la lecture de Morrison a eu sur ses jeunes années. Un petit livre corné à la main, lunettes de vue à peine ajustées, Clinton ouvre *Beloved* et en lit un bref passage, sur la question de la grâce : « Cette grâce qu'il faut imaginer pour la voir... »

Colosse de chair et de tresses poivre et sel, Toni Morrison l'écoute avec un léger sourire, une sérénité conquérante. Suit une cérémonie d'hommages à laquelle participent de célèbres artistes et intellectuels noirs, dont Cornel West, Bill T. Jones et Morgan Freeman. Il faut dire que Morrison, première femme noire du prix Nobel de littérature en 1993 – comme le rappelle la présidente très WASP de Princeton University – incarne un immense symbole dans le paysage des lettres américaines. « Ce n'est pas pour rien, ajoute la présidente, que la semaine dernière la New York Times Book Review a élu *Beloved* comme le meilleur roman des vingt-cinq dernières années. »

La *Book Review* vient en effet de publier, en grande pompe, les résultats d'une enquête littéraire menée auprès de 125 écrivains, critiques et éditeurs du monde entier. Presque tous ont répondu à l'appel : Don DeLillo, Mario Vargas Llosa, Julian Barnes, Carlos Fuentes ou encore Harold Bloom. Les finalistes ? *Pastorale américaine*, de Philip Roth, 7 voix. *Méridien de sang*, de Cormac McCarthy, et la tétralogie des

Rabbit, de John Updike, ex-aequo, 8 voix. *Outremonde*, de Don DeLillo, 11 voix. Et, enfin, *Beloved*, 15 voix. Des scores apparemment faibles, mais qu'il convient, dit la *Book Review*, de rapporter au nombre prodigieux de romans publiés outre-Atlantique au cours de ce quart de siècle. La dernière enquête du genre, menée en 1965 par le *New York Herald Tribune*, avait couronné *Invisible Man*, de Ralph Ellison : l'ouvrage le plus mémorable de l'après-guerre, celui qui avait le plus d'atouts pour entrer dans le canon littéraire américain.

Quarante ans plus tard, c'est donc le tour de cette imposante Toni Morrison, dont l'ambition littéraire a toujours été de « permettre au nanti comme au déshérité de faire l'expérience d'un esprit dansant avec un autre ». Et son œuvre, en prêtant un souffle épique, d'un lyrisme sourd et violent, à l'histoire de l'esclavage et de ses conséquences, en comblant un désir entaché de culpabilité, en faisant affleurer la conscience refoulée de l'outrage fait aux Noirs américains a, de fait, créé une place unique dans la littérature – et la consécration – du pays. Elle a donné voix au silence assourdissant d'une mémoire en friche.

A. O. Scott, du *New York Times*, va même jusqu'à considérer que « tout autre résultat eût été ahurissant » puisque le roman de Morrison s'est intégré au célèbre « canon littéraire » à une vitesse remarquable et que – moins de vingt ans après sa parution – *Beloved* est devenu un must des études universitaires, c'est-à-dire un classique.

Le journal précise toutefois que s'il s'était agi, non du meilleur livre, mais du meilleur écrivain des vingt-cinq dernières années, le vainqueur aurait sans aucun doute été Philip Roth, avec 7 titres élus par 21 jurés en 2006.

Reste que Morrison, le soir de ses 75 ans, semble avoir bel et bien remporté son pari politique et littéraire : « *Etre admise en tant que femme noire et vivante dans la compagnie d'hommes blancs et morts tels que Faulkner, Melville, Hawthorne et Twain.* » ■

LILA AZAM ZANGANEH

Les Journées littéraires de Soleure en Suisse Hommage à Jean Starobinski

Les Journées littéraires de Soleure (Solothurn en allemand) sont une institution suisse vieille de vingt-huit ans. Traditionnellement, la manifestation se tient durant le week-end de l'Ascension dans cette belle et calme cité (qui porte le nom du canton allemandique dont elle est la ville principale), au pied du Jura sur les bords de l'Aar. Pour un regard français, il est curieux et heureux de constater qu'un public nombreux et manifestement intéressé se presse aux différentes rencontres organisées autour des écrivains invités (une soixantaine), venant des quatre horizons linguistiques du pays. Cette année, 8 500 personnes ont participé, du 26 au 28 mai, à ces 28^e Journées.

Les activités des différents ateliers d'écriture et de traduction, avec notam-

ment les romanciers suisses Pascale Kramer ou Daniel de Roulet, ont préfiguré le travail qui sera celui de l'Institut littéraire suisse (ILS). L'installation officielle de cette institution originale, dont l'un des objectifs est de rompre l'isolement (supposé) des écrivains, est prévue en octobre non loin de là, à Bienne, sous la direction de Marie Caffari et Daniel Rothenbühler. L'événement fut cette année une lecture du Sud-Africain J. M. Coetzee qui attira quelque cinq cents auditeurs.

La place des écrivains francophones est toujours mesurée – et donc menacée – dans ce lieu de culture principalement allemande. Deux personnes, Anne Fournier et Aline Delacretaz, défendent cette présence avec énergie. Un hommage qui n'avait rien d'acadé-

mique fut ainsi rendu au grand écrivain et critique qui réside à Genève, Jean Starobinski, âgé de 86 ans. Yves Bonnefoy et Gérard Macé, qui lurent par ailleurs des pages de leurs œuvres, entouraient avec affection et respect l'auteur des *Emblèmes de la Raison*, maître livre qui vient d'être réédité chez Gallimard. Le premier insista sur le travail de Starobinski qui porte sur le projet même d'une pensée critique. Gérard Macé souligna que Starobinski était l'« homme des visées croisées » et que son œuvre appartenait de plein droit à la littérature. Autre invité de marque, Valère Novarina, qui fit, avec son traducteur allemand Leopold von Verschuer, une lecture captivante... Hélas à la même heure que Coetzee ! ■

P. K.

ÉDITION

Chantal Lambrechts, directrice depuis quatre ans et demi du département Langue française au sein de Larousse, a été licenciée, mardi 30 mai. Lorsqu'elle a quitté définitivement son bureau, les salariés de Larousse, 21, rue du Montparnasse, lui ont fait une haie d'honneur. Aucun des membres du département de Langue française ne s'est rendu à la réunion convoquée, mercredi 31 mai, par la direction de Larousse. Un arrêt de travail a été décidé pour jeudi 1^{er} juin par tous les syndicats de l'entreprise (*Le Monde* du 26 mai).

PRIX.

Le prix Marguerite-Duras a été attribué à Danièle Sallenave pour *Quand même* (Gallimard). Le prix Nice Baie des anges est revenu à Jean-Paul Enthoven pour *La Dernière Femme* (Grasset). Le Grand Prix des Lectrices de ELLE a couronné, dans la catégorie roman, Khaled Hosseini,

pour *Les Cerfs-Volants de Kaboul* (Belfond) ; dans la catégorie document, Charles Dantzig, pour *Le Dictionnaire des égoïstes de la littérature française* (Grasset) et dans la catégorie policier, Mo Hayder, pour *Tokyo* (Presses de la cité). Le prix Culture et Bibliothèque pour tous a été décerné à Valentine Goby, pour *L'Antilope blanche* (Gallimard). Le prix Bretagne a été remis à Kenneth White pour ses deux derniers ouvrages : *La Maison des marées* et *Le Rôleur des confins* (Albin Michel). Isabelle Kauffmann est la lauréate du prix Marie-Claire du futur écrivain, pour *Ne regardez pas le voleur qui passe* (Flammarion). Le prix Jean Fanchette, créé en 1992, décerné par la mairie de Beau Bassin-Rose Hill (île Maurice), doté de 100 000 roupies (environ 2 500 euros), a récompensé trois lauréats pour leurs nouvelles mauriciennes : Gillian Geneviève, Judex Acking et Eillen Lohka.

AGENDA

LES 1^{er}, 8, 15 ET 22 JUIN.
TRADUCTEURS. A Paris, « Paroles de traducteurs » conférences sur la traduction, organisées par Jean-Yves Masson, ouvertes au public, accueilleront Claire Malroux, qui abordera la littérature anglaise (le 1^{er}), Monique Baccelli, la littérature italienne (le 8), ainsi que Jean-Charles Vegliante (le 15) et Pierre Grouix (le 22) pour les littératures scandinaves (de 18 à 20 heures, à la Maison de la recherche de Paris-IV-Sorbonne, 28, rue Serpente, 75006, salle des conférences du rez-de-chaussée : D035).

LES 3 ET 4 JUIN.
POÉSIE. Au château de Coaraze (06), la 8^e édition de « Voix du basilic », de l'association des Amis de l'Amourier, aura pour thème la poésie italienne

contemporaine, avec, en invités, Paolo Ruffilli, Fabio Scotto, René Corona, Raphaël Monticelli et Werner Lambersy (à partir de 14 heures sur la place du château).

LE 7 JUIN.
SHULMAN. A Paris, les éditions du Seuil et la Maison de l'Amérique latine reçoivent David Shulman, pour un débat autour de son livre *Ta'ayush*, avec Leila Shahid, Elie Barnavi, Jean Daniel, Charles Malamoud et Maurice Olender (à 19 heures, 217, bd Saint-Germain, 75007 ; rens. : 01-49-54-75-35).

LE 8 JUIN.
ÉDITION. A Paris, à la mairie du 20^e arrondissement, dans le cadre de « La littérature sur le vif » les éditeurs Joëlle Losfeld, Jean-Marie Ozanne et Philippe Rey débattront sur « L'édition

n'est-elle pas une aventure aujourd'hui ? » (à 16 heures, salle du conseil).

LES 8, 9 ET 10 JUIN.
SPINOZA. A Paris, colloque « Pascal et Spinoza : de l'anthropologie politique à l'épistémologie des sciences », proposé par Laurent Debove, Gérard Bras et Eric Méchoulan (le 8, de 14 à 18 heures, au 4, place de la Sorbonne, 75005, salle rez-de-chaussée ; les 9 et 10, à 9 heures, au Carré des sciences, 1, rue Descartes, 75005).

LE 8 JUIN.
AUDI/BOLLACK. A Paris, à la Maison des écrivains, le cycle « En débat » se poursuit, d'une part, avec Paul Audi et Jean Bollack, qui dialogueront sur la création, (à 19 h 30) et, d'autre part, le 9, en partenariat avec le 2^e Salon du livre de

l'Amérique latine (8-10 juin), Guillermo Schavelson, Annie Morvan, Pierre Astier et Xavier Skowron-Galvez aborderont « L'agent littéraire, cet intrus ! » (à 16 heures, 53, rue de Verneuil, 75007 ; rens. : www.maison-des-ecrivains.asso.fr).

DU 9 AU 11 JUIN.
LITTÉRATURE SUISSE ROMANDE. A Bordeaux et Saint-Maixant (33), « Genève se livre en Aquitaine » : rencontres, lectures et cinéma autour du 4^e rendez-vous francophone de Malagar avec les éditions Zoé et leur directrice Marlyse Pietri, les éditions La Joie de lire et leur directrice Francine Bouchet et la projection du film *Le Hibou et la Baleine*, Nicolas Bouvier, réalisé par Patricia Plattner (rens. : 05-56-96-71-86 ou www.lettresdumonde.com).

Michael Connelly

« Le droit n'a rien à voir avec la vérité »

Son nouveau roman, « La Défense Lincoln », est une critique féroce de la justice américaine. Rencontre avec l'un des maîtres du polar, créateur de l'inspecteur Harry Bosch et de l'avocat Mickey Haller



Michael Connelly en mai 2006. DENIS DAILLEUX/VU POUR « LE MONDE »

Objection, Votre Honneur ! » L'expression a tellement été galvaudée par des séries américaines mettant en scène des procès qu'elle a fini par sembler typique au point que des prévenus français se croient parfois obligés de donner au juge du « Votre Honneur » même si les deux systèmes judiciaires sont radicalement différents. Au moment où l'on ne cesse de parler en France de la nécessaire réforme du système judiciaire, le modèle américain semble d'ailleurs devenu la référence. « Ce ne sera peut-être plus le cas quand les Français auront lu mon livre », remarque en plaisantant Michael Connelly dont le dernier roman, *La Défense Lincoln* (1), est une critique féroce de la justice américaine. « En théorie, c'est un bon système. Dans la pratique, ça ne fonctionne pas. L'argent, le pouvoir, la condition sociale, la couleur de la peau sont autant d'éléments qui changent radicalement les données. »

Qu'un roman policier choisisse pour cadre un tribunal, ce n'est pas particulièrement original, c'est après tout l'endroit où ils devraient tous logiquement trouver leur dénouement. Les grands procès, les affaires criminelles ont toujours passionné l'opinion. Il existe même, particulièrement aux Etats-Unis, une tradition de l'intrigue judiciaire qui s'est illustrée aussi bien dans le roman qu'au cinéma et à la télévision.

Michael Connelly ne se contente pas de reprendre l'univers de la justice comme simple décor d'une intrigue policière, il entreprend de démonter les rouages de la machine en imaginant les tribulations de Mickey Haller, un avocat de la défense efficace dont le credo est un modèle de cynisme : « Pour moi, le droit n'avait rien à voir avec la vérité. Mais tout avec la négociation, l'amélioration et la manipulation. Je ne faisais ni dans la culpabilité ni dans l'innocence, parce que tout le monde était coupable. De quelque chose. De toute façon cela n'avait aucune importance parce que toutes les affaires que je prenais tenaient de la maison construite sur des fondations creusées par des ouvriers surmenés et sous-payés. On avait rogné sur les coûts. On avait commis des erreurs. Et après, on avait couvert les erreurs de peinture au mensonge. Mon travail consistait à écailler la peinture et à trouver les failles. A y faire entrer mes doigts et mes outils et à les agrandir. A les rendre si énormes que c'était la maison qui s'écroulait ou mon client qui filait au travers. »

Que l'accusé soit innocent n'est pas le problème puisqu'il ne s'agit pas de le disculper mais d'exploiter les failles du système pour lui obtenir la peine la moins lourde. Il est même arrivé à Mickey Haller de convaincre un de ses clients de plaider coupable bien que celui-ci s'obstine à clamer son innocence et la stratégie s'est avérée efficace puisque, si elle a valu plusieurs années de prison à l'accusé, elle lui a évité une très probable peine de mort. A l'arrière de sa luxueuse limousine, une Lincoln dont il possède plusieurs exemplaires identiques (d'où le titre), Mickey Haller sillonne les rues de Los Angeles, téléphone portable à l'oreille, à la recherche de ses clients qu'il recrute parmi les chauffards, les membres des bandes de motards et les trafiquants en tout genre. Méprisé par tous ses confrères du barreau de Californie, Mickey Haller a gardé de bonnes relations avec ses deux ex-épouses.

La première est district attorney, ce qui permet parfois à Haller de manière parfaitement illégale de disposer d'informations précieuses de l'accusation sur les procédures en

cours, la seconde est devenue son assistante dévouée. Avec *La Défense Lincoln*, Michael Connelly prend le risque de choisir un héros qui n'est pas totalement sympathique mais il n'en fait pas non plus une incarnation de la corruption. Mickey Haller a même ses bonnes œuvres, quelques paumés insolubles qu'il défend par pure générosité. Dans un monde d'escrocs, il n'est finalement qu'un « escroc légal », comme le lui fait remarquer un de ses clients, justifié et rendu honorable par sa connaissance approfondie du droit. De toute façon, dans le cas improbable où il aurait un jour à défendre un innocent, il se fait fort de le reconnaître au premier coup d'œil.

Enquêteur classique

Un jour se présente une affaire comme il les aime, le cas d'un certain Louis Roulet, riche agent immobilier accusé d'avoir violenté une jeune femme. C'est le cas idéal, Roulet est prêt à payer une fortune pour éviter les poursuites judiciaires ; en plus, il semblerait qu'il soit l'innocente victime d'une machination destinée à lui soutirer de l'argent. L'affaire, évidemment, n'est pas aussi simple et l'avocat à la Lincoln va devoir reconsidérer sérieusement ses convictions et admettre que son flair pour détecter l'innocence est loin d'être infaillible.

En créant le personnage de Mickey Haller, Michael Connelly a d'abord voulu s'accorder une pause dans la série des aventures de Harry Bosch commencée en 1992 avec *Les Egouts de Los Angeles* mais son propos est surtout d'adopter un nouveau point de vue sur la société américaine. Harry Bosch, inspecteur de police, s'emploie à traquer les criminels et à les mettre en prison, Mickey Haller s'efforce de les en faire sortir ou plutôt de leur éviter d'y aller. « Ce sont les deux faces d'une même pièce », affirme Connelly, qui les a même faits demi-frères pour mieux souligner la complémentarité de leurs fonctions. Si l'on en croit l'auteur, une différence de taille pourtant les sépare. Le policier s'em-

Traduire le droit

Traduire en français un roman consacré au système judiciaire américain n'est pas une sinécure, confesse Robert Pépin, qui s'est attelé à cette tâche pour *La Défense Lincoln* de Michael Connelly. Les deux systèmes sont différents : l'un est accusatoire, l'autre repose sur le débat contradictoire ; et les traductions approximatives de nombreuses séries télévisées n'ont fait qu'embrouiller les choses pour le lecteur français. Si les Américains s'étonnent qu'un juge d'instruction français puisse instruire à charge et à décharge, les Français trouvent curieux que l'attorney, chargé de l'accusation, soit éligible et donc soumis à d'éventuelles pressions. Quant au « plaider coupable » récemment adopté en France, il sert surtout à éviter l'engorgement des tribunaux et, paradoxalement, se révèle souvent plus avantageux pour les innocents. Bref, un vrai casse-tête que *La Défense Lincoln* rendrait presque limpide.

plie à rassembler les preuves de la culpabilité d'un individu tandis que cette question devient secondaire pour la justice, qui se résume à des négociations ou à un affrontement juridique entre l'accusation et la défense, chaque partie s'efforçant de pousser l'autre à la faute. Mais au-delà de la parenté un peu superflue entre les deux héros, la volonté documentaire est la même dans *La Défense Lincoln* que dans tous les autres romans de Michael Connelly.

Que l'argent joue un rôle déterminant dans l'organisation d'une défense efficace, c'est une évidence mais qui est particulièrement mise en lumière par le choix d'un personnage d'avocat âpre au gain et par la présence d'autres intervenants comme les détectives privés payés par la défense ou les garants de caution rémunérés au pourcentage. « J'ai longtemps été journaliste et je le suis toujours, même si j'écris de la fiction. Elle est toujours basée sur mon expérience personnelle et je m'efforce d'être précis. J'espère que *La Défense Lincoln* est un tableau véridique du fonctionnement de la justice. »

En même temps que ses études de journalisme à l'université de Gainesville, en Floride, Michael Connelly, né en 1956, a suivi les cours d'écriture de Harry Crews. Le journalisme est pour lui une façon de faire ses gammes et de se documenter, puisqu'il se spécialise dans les affaires criminelles. En 1993, ses chroniques dans le *Los Angeles Times* lui valent une nomination au prix Pulitzer. L'année précédente, il a créé son premier personnage de fiction, fruit d'un mélange étonnant entre Jérôme Bosch et Raymond Chandler. Harry Bosch, inspecteur du LAPD, s'appelle en réalité Hieronymus Bosch mais comme ses collègues ne sont pas forcément très portés sur la peinture flamande, tout le monde l'appelle Harry.

C'est l'enquêteur classique répondant à la définition énoncée par Chandler : « un honnête homme (...) lancé à la recherche d'une vérité dissimulée » ou plus précisément, selon les termes de son créateur, « un brave type qui a connu bien des problèmes et des soucis et qui essaie de faire correctement son travail, ce qui est une noble tâche dans la société d'aujourd'hui ». Fils d'une prostituée assassinée alors qu'il était encore enfant, Harry a grandi dans divers foyers avant de s'engager dans l'armée et de partir pour le Vietnam. A son retour, il entre dans la police de Los Angeles. Dans *Le Dernier Coyote* (1999), il parvient, trente ans plus tard, à élucider le meurtre de sa propre mère. La référence au *Dahlia noir* est explicite et le livre se veut un hommage à un autre explorateur des bas-fonds de Los Angeles, James Ellroy.

C'est pourtant un roman où n'intervient pas Harry Bosch qui marque le début du succès international de Michael Connelly. *Le Poète* (1996) met en scène un certain Jack McEvoy dont le frère jumeau, Sean, est retrouvé mort au volant de sa voiture de police. Le suicide ne fait aucun doute. Sean n'aurait pas supporté son échec dans une enquête sur les agissements d'un tueur sadique. Pourtant, d'autres cas de suicides suspects parmi les forces de police semblent étayer la thèse d'un tueur en série qui prend pour cible des policiers et signe ses crimes de références à l'univers d'Edgar Poe. Le livre a

« En théorie, la justice américaine est un bon système. Dans la pratique, ça ne fonctionne pas. L'argent, le pouvoir, la condition sociale, la couleur de la peau sont autant d'éléments qui changent radicalement les données. »

un tel succès que Michael Connelly lui donne une suite en 2004 dans *Los Angeles River*.

Depuis quelques années, Michael Connelly a quitté Los Angeles pour s'établir en Floride : « J'ai écrit onze livres à Los Angeles, j'avais besoin de m'éloigner, de prendre un peu de recul. Au début, j'étais un peu inquiet, pas très sûr de pouvoir écrire sur Los Angeles sans y vivre mais, après tout, James Ellroy y est bien arrivé. » Une demi-douzaine de romans plus tard, le pari semble réussi. Bien sûr au fil du temps Harry Bosch s'est un peu adouci, il est moins cassant qu'à ses débuts, plus angoissé aussi depuis qu'il est devenu père, comme Michael Connelly lui-même : « Comment faire pour tenter d'améliorer le monde dont vos enfants vont hériter ? Leur laisser quelque chose de durable. L'intérêt du roman policier est d'explorer en temps réel les questions les plus actuelles, de mettre en évidence les points faibles du système en agissant comme un miroir grossissant. »

Depuis la guerre du Vietnam jusqu'au délire sécuritaire qui s'est emparé de l'Amérique après les attentats du 11 septembre 2001 en passant par les émeutes raciales de Los Angeles, on peut lire l'œuvre de Michael Connelly comme une chronique désabusée de la société américaine. Même si Harry Bosch, désespérant de l'avenir, venait un jour à jeter l'éponge – il sera tout de même le héros du prochain roman, *Echo Park*, à paraître à l'automne –, la matière ne risque pas de faire défaut et, au sein de sa nombreuse famille, il se trouvera bien quelqu'un d'autre, l'avocat marron de *La Défense Lincoln* par exemple, pour assurer la relève. ■

GÉRARD MEUDAL

(1) Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin, Seuil « Policiers », 440 p., 23,50 €.

Signalons aussi le dossier « Polar en Europe », comprenant un entretien avec Michael Connelly, dans le magazine *Transfuge* (n° 11, mai-juin 2006, 8,50 €).

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE

Oscar Wilde, *les mots et les songes*, de Pascal Aquien (éd. Aden).
Les morts ne savent rien, de Marie Depussé (POL).
Les Quatre Fugues de Manuel, de Jesus Diaz (Gallimard).
Quand vient la fin, de Raymond Guérin (Gallimard, « L'Imaginaire »).
Le Sourire de Stravinsky, de Lucile Laveggi (Gallimard, « L'Infini »).
Un jour dans l'année 1960-2000, de Christa Wolf (Fayard).
L'Enorme Chambrée, d'E. E. Cummings (éd. Christian Bourgois, « Titres »).

ESSAIS

Un Inca platonicien, de Carmen Bernard (Fayard).
La France antijuive de 1936, de Tal Bruttman et Laurent Joly (éd. des Equateurs).
Effondrement, de Jared Diamond (Gallimard, « Les Essais »).
Marthe Richard, de Natacha Henry (éd. Punctum).
Malraux, mémoire et métamorphose, de Jean-Louis Jeannelle (Gallimard).
« L'avenir nous appartient », une histoire du Front populaire, de Michel Margairaz et Danielle Tartakowsky (Larousse).
L'Origine du monde, de Thierry Savatier (éd. Bartillat).